

VAISON DANSES 18

23 JUIN > 27 JUILLET

DOSSIER DE PRESSE



LES 23 ET 30 JUIN

Les talents du territoire

ÉCOLE DE DANSE VAISON VENTOUX - PULSE

12 JUILLET

Compagnie Hervé Koubi

18 JUILLET

Compagnie The Rat Pack

21 JUILLET

Lil Buck & Jon Boogz

24 JUILLET

Ballets Jazz de Montréal

27 JUILLET

Ballet National de Marseille

[PREMIÈRE FRANÇAISE]

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE DANSE

Théâtre antique
de Vaison-la-Romaine

WWW.VAISON-DANSES.COM

Design: antoniamatteo.com - Impression: B&B - Photographie: David Schmitt / A3 - Copierieur

Région PACA

Communauté d'Agglomération Vaison

vaison la romaine

VAISON
dances

L'année 2018 verra la 22^e édition du festival international Vaison Danses, elle constituera aussi une première dans bien des domaines pour notre magnifique festival.

Ce sera la première édition organisée de bout en bout par la Ville de Vaison-la-Romaine depuis la municipalisation de l'évènement et la création du label Vaison Festivals en 2017.

Ce sera la première élaboration d'une nouvelle politique tarifaire spécifiquement travaillée pour rendre accessible l'art de la danse au plus grand nombre.

Il s'agit de la première programmation de notre nouveau directeur artistique, Pierre-François Heuclin, à qui la Ville a confié la mise en œuvre de notre spécificité culturelle locale, pour faire de notre théâtre antique un lieu unique, dédié au spectacle vivant et plus particulièrement aux arts chorégraphiques.

Ce sera la première venue à Vaison-la-Romaine, en ouverture du festival, du célèbre chorégraphe Hervé Koubi ; la première fois aussi pour la compagnie The Rat Pack et son spectacle circassien si original et intrigant ; la première fois à Vaison-la-Romaine et seule apparition en France, cette année, du danseur américain Lil Buck, artiste mondialement connu dans sa discipline. Ce sera la première fois dans l'histoire du festival que nous accueillerons les prestigieux Ballets Jazz de Montréal, dans un magnifique hommage à Léonard Cohen.

Nous clôturerons enfin cette édition avec la première nationale de la création 2018 du Ballet national de Marseille.

Pour toutes ces raisons et bien plus encore, nous vous invitons chaleureusement à venir, revenir, apprécier, découvrir et faire découvrir « Vaison Danses » 2018.

Bon Festival Vaison Danses 2018 à toutes et tous.

« La parole divise, la danse est union », Maurice Béjart.

Jean-François Périlhou

Maire de Vaison-la-Romaine

« L'amour guérit toutes les blessures. » « Love heals all wounds. »

En guise d'invitation à venir découvrir notre programmation 2018 au théâtre antique, je me permets de détourner le magnifique titre de la dernière création de Lil Buck et de Jon Boogz, les 2 « OVNI » qui seront présents à Vaison Danses le 21 juillet prochain :

La danse guérit toutes les blessures.

À la question,
« Quelle est votre ligne Directrice pour Vaison Danses 2018 ? »
je réponds : LA DANSE, encore LA DANSE, toujours LA DANSE,
LA DANSE DE LA VIE, LA DANSE DANS LA VIE, LA VIE DANS LA DANSE, LA VIE, LA DANSE... »
Tâche ardue mais source de joie immense, de programmer cinq soirées, quand ce que proposent les artistes est infini.

J'y ai mis tout mon cœur, et toute ma passion pour cet art, découvert avec Rudolf Noureev, bouleversée (la passion, toujours...) par Pina Bausch.

Grand écart !

Pour juillet 2018, nous (je veux associer l'équipe formidable qui m'entoure), avons invité -l'excellence et la beauté étant toujours présentes quand on parle de Danse - la diversité, la modernité, l'histoire, la liberté, les métissages, la jeunesse... symbolisés par la très belle photo de Daniel Jackson, dont je suis très fier qu'elle soit devenue l'affiche du festival 2018... Tout y est dit.

Les Nuits barbares d'Hervé Koubi, Speakeasy de la Compagnie The Rat Pack et Dance me / Léonard Cohen des Ballets Jazz de Montréal sont une première en festival d'été.

La création du Ballet national de Marseille, une première pour la France, dans le cadre d'un partenariat privilégié pour la Ville de Vaison-la-Romaine.

Et enfin, Lil Buck et Jon Boogz donneront leur unique date en Europe, cet été, à Vaison-la-Romaine.

Que de bonheurs en perspective.

Nous vous attendons avec effervescence pour partager notre amour de la Danse, et de tous ceux qui la servent.

Pierre-François Heuclin
Directeur artistique de Vaison Danses

Samedi 23 et samedi 30 juin, au théâtre antique

Deux soirées dédiées aux interprètes du territoire

École de danse Vaison Ventoux et Pulse



Jeudi 12 juillet, à 22h, au théâtre antique, durée : 1h15

« **Les Nuits barbares ou les premiers matins du monde** »

Par la Cie Hervé Koubi (pour la première fois à Vaison Danes)

Suivi d'une rencontre au bord de la scène avec Hervé Koubi et les danseurs.



LE CHORÉGRAPHE : HERVÉ KOUBI

D'origine algérienne, Docteur en Pharmacie/Pharmacien-biologiste, Hervé Koubi a mené de front sa carrière de danseur-chorégraphe et d'étudiant à la Faculté d'Aix-Marseille. Formé au Centre international de danse Rosella Hightower de Cannes, puis à l'Opéra de Marseille, il sera interprète pour Claude Brumachon au Centre chorégraphique national de Nantes, Karine Saporta au Centre chorégraphique national de Caen et Thierry Smits pour la Compagnie Thor à Bruxelles.

En 2000 il crée son premier projet « Le Golem ». Depuis 2001 il collabore avec Guillaume Gabriel sur l'ensemble de ses créations. Il crée « Ménagerie » (2002) et « Les abattoirs, fantaisie... » (2004). En 2006 il collabore avec la musicienne Laetitia Sheriff pour la création « 4'30" ». En 2007 il travaille un essai mêlant écriture contemporaine et gestuelle hip-hop : « Moon Dogs ». Pour l'année 2008 il entreprend trois essais chorégraphiques autour des trois écritures : « Coppélia, une fiancée aux yeux d'email... » / « Les Suprêmes » / « Bref séjour chez les vivants ». Il collaborera pour ces pièces avec l'écrivain Chantal Thomas (pour la création « Les Suprêmes ») et avec le notateur Romain Panassié (notation Benesh - sur la création « Bref séjour chez les vivants »). En 2009 il entame une collaboration avec les danseurs ivoiriens de la Compagnie Beliga Kopé pour la création « Un rendez-vous en Afrique ». En 2010 il débute un projet méditerranéen jalonné de plusieurs créations : « El Din » (création 2010-2011), « Ce que le jour doit à la nuit » (création 2013), « Le rêve de Léa » (création jeune public 2014), « Des hommes qui dansent » (création 2014), « Les nuits barbares » (création 2015), « Les premiers matins du monde » (création 2016).



Il collabore également avec des vidéastes pour des projets de vidéo danse, pour Yoji Yamamoto pour le « Chic Chef » en 2009, Pierre Magnol pour « Bodyconcrete » en 2010 et « Ovoid Edges » en 2012, Pierre Magnol et Michel Guimbard pour « Bodyconcrete 2 » en 2011.

Tout en travaillant à la création de la Compagnie Hervé Koubi, il est régulièrement invité par des centres de formations professionnelles en France et à l'étranger (Ballet national d'Équateur, Ministère de la Culture et de la Francophonie de la Côte-d'Ivoire, Ballet national du Yucatan au Mexique...). Depuis 2014 il est chorégraphe associé au Pôle national supérieur de danse (Écoles supérieures de danse de Cannes et Marseille) et depuis 2015 il est chorégraphe associé au Conservatoire de danse de Brive-la-Gaillarde.

Il a été décoré en juillet 2015 de l'ordre de Chevalier des Arts et des Lettres.

LE SPECTACLE : « LES NUITS BARBARES OU LES PREMIERS MATINS DU MONDE »

Extrait des notes de travail d'Hervé Koubi

« C'est une histoire de chemin, tout est une histoire de chemin... »

Cinq années passées entre l'Algérie et la France, de part et d'autre de la Méditerranée, cette mer à l'origine de tous ces peuples déracinés et exilés, origine commune, fondamentale, indéchirable de ceux qu'on appelle les Méditerranéens.

Alors que je tentais vainement de retrouver la mémoire sur la terre de mes ancêtres, en Algérie, ce sont plutôt de nouveaux liens qui se sont noués, des liens inédits qui m'ont permis de mieux comprendre d'où je venais et peut-être qui j'étais. J'ai rencontré des compagnons d'Art, témoins pour moi d'une histoire perdue. J'ai rencontré ceux que j'aime appeler mes frères retrouvés. J'y ai découvert le goût des autres, j'en suis reparti, pour dessiner les contours d'une nouvelle aventure, gourmand de mystère.

« Les Nuits barbares ou les premiers matins du monde » prend sa source dans cette immense et incontournable histoire de notre bassin méditerranéen. Je choisis ici de partager ce chemin qui témoigne de mon envie d'aller vers l'autre, vers l'inconnu à l'encontre d'une actualité dont la machine médiatique qui, jouant de confusion, dicte trop souvent le « nous et les autres, nous les Civilisés, et nos voisins, les barbares » et où le sens étymologique du mot « barbare » cède souvent le pas au sens péjoratif et qualifie celui qui, dépourvu de civilisation et d'humanité, use de la violence avec gratuité. Certes il est important de savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va mais il est important aussi de savoir d'où l'on parle et il me paraît nécessaire dans le contexte actuel, et je pense qu'il nous est nécessaire à tous, de croire en une universalité des cultures à la fois partagées, métissées et étroitement liées ainsi qu'en un avenir qui selon moi ne peut être que commun.



« Les Nuits barbares ou les premiers matins du monde » sera comme un coup de pied donné au fond de la mer quand on s'enfonce dans les ténèbres comme pour mieux remonter à la surface. S'éloigner des ténèbres de l'obscurantisme pour mieux retrouver la lumière de notre histoire partagée.

Qui étaient ces Barbares venus du nord, mystérieux Peuples de la Mer dont la Bible, les chroniques, les monuments anciens relatent les forfaits, sans bien dire qui ils étaient, ni d'où ils venaient ? Qui étaient ces autres barbares de l'Est, ces génies des temps obscurs, les Perses, Ioniens, Siths et Babyloniens, les arabo-musulmans ? De quelle Histoire inconnue, oubliée, reprise, assimilée ou effacée sommes-nous héritiers ? Peuples coureurs de steppes ou bâtisseurs de tumulus, peuples avec ou sans dieux, pacifiques ou guerriers, vaincus et pourtant féconds... Il est mille manières de fabriquer de la société.

L'autre, l'étranger fait et a toujours fait peur. Peur fantasmée avec tout ce que cela révèle dans la confrontation, d'ignorance et de frustration même.

Je choisirai donc ici de mettre en scène cette peur ancestrale de l'étranger pour mieux aller chercher et dévoiler tout ce qu'il y a justement de savoirs cachés, de richesses, de raffinements derrière ces cultures barbares et questionner quelques préjugés bien ancrés dans nos esprits habitués à lire le destin de toute l'humanité à travers des œillères occidentales.

Je veux proposer non pas une réhabilitation de l'Histoire envers ces peuples, ni en faire l'apologie mais y apporter une mise en lumière sensible, pétrie d'humanité et tenter de rendre attachants ces barbares, qui sont eux aussi nos ancêtres.

Une forme d'orientalisme avait nourri mes réflexions et rêves d'Orient portées sur « Ce que le jour doit à la nuit ». « La Noce barbare » de Jean Cocteau, les musiques sacrées d'Orient et d'Occident, les brillantes traces laissées par les cultures vandales, perses (et les pratiques des Zurkhanées), Goths, Celtes, Huns, Arabo-musulmanes... nourriront « Les Nuits barbares ou les premiers matins du monde ».

« Comme un coup de pied donné au fond de la mer quand on s'enfonce dans les ténèbres comme pour mieux remonter à la surface. »

Je choisis de porter mon regard sur ce qui me paraît le plus beau, les mélanges des cultures, des religions, du sacré à travers l'Histoire pour qu'elles puissent m'aider à dessiner et mieux encore révéler les fondations d'une géographie commune sur laquelle aujourd'hui d'un bout à l'autre du monde nous sommes debout trop souvent sans le savoir.

Je veux me saisir aussi de l'Histoire, ouvrir les yeux, glisser vers l'autre, courir vers la Liberté... et me souvenir que le mot « barbare » se dit aussi « amazigh » et signifie l'homme libre.

À la beauté ! Celle qui au-delà des guerres parle du mariage, celle qui rassemble, qui tourne le dos à toute revendication identitaire, celle qui prend le meilleur de chacun, qui dans son histoire, son altérité et ses origines de toute façon métissées quoi qu'il en soit, lui rend hommage comme un hymne.

À la Méditerranée qui recèle pour moi tant de pourquoi lumineux où l'aveuglement et les bruissements sont les lettres d'or d'un secret perdu, celui de l'accord absolu de notre désir et de notre destin.

À nos origines communes aussi qui se croisent toutes dans la Méditerranée occitane, orientale, provençale, espagnole, italienne, maghrébine, romaine, grecque...

À notre Histoire qui depuis plus de 3000 ans témoigne de tant de cultures dont l'altérité nous rassemble, oh oui, nous rassemble bien plus qu'elle ne nous éloigne. Qu'importe que nous soyons Algériens, Espagnols, Français... Nous sommes avant tout de la Méditerranée et c'est cela notre appartenance, elle est plus ancienne que les nations.

FICHE ARTISTIQUE

Chorégraphie : Hervé Koubi

Assistants chorégraphiques : Guillaume Gabriel - Fayçal Hamlat

Artistes chorégraphiques : Lazhar Berrouag - Adil Bousbara - Abdelghani Ferradji - Zakaria Nail Ghezal - Bendehiba Maamar - Giovanni Martinat - Nadjib Meherhera - Riad Mendejl - Mourad Messaoud - Housni Mijem - Issa Sanou - El Houssaini Zahid

Musique : Mozart - Fauré - musique traditionnelle algérienne - Wagner

Création musicale : Maxime Bodson

Arrangements : Guillaume Gabriel

Création lumière : Lionel Buzonie

Création Costumes, accessoires et masques bijoux : Guillaume Gabriel assisté de Claudine G-Delattre

Coutellerie : Esteban Cedres



DANS LA PRESSE

Francetvinfo

Hervé Koubi, plonge dans ses racines méditerranéennes avec « Les Nuits Barbares »

Par Odile Morain

Hervé Koubi est actuellement en tournée en France avec sa nouvelle création « Les Nuits Barbares ». Dans cette chorégraphie autobiographique, Hervé Koubi interroge à nouveau ses origines et son histoire profonde à travers la notion de barbarie. Pour ce projet, le chorégraphe franco-algérien retrouve ses 12 danseurs de rue autodidactes, burkinabés et algériens.

Après une tournée internationale avec « Ce que le jour doit à la nuit », Hervé Koubi et ses interprètes reviennent en France pour présenter « Les Nuits barbares ou les premiers matins du monde ».

Un spectacle qui s'inscrit dans la continuité du travail de recherche du chorégraphe sur ses origines algériennes et qui parle des points communs entre toutes les cultures du bassin méditerranéen.

Avec cette nouvelle chorégraphie, Hervé Koubi interroge nos peurs profondes et les fantasmes qui entourent la notion de « barbarie ». Une pratique ancestrale et guerrière qui rejailit régulièrement dans l'Histoire des sociétés. « Le simple fait de mettre en scène en cette période, de parler de ce sujet-là avec des corps d'hommes venus du monde arabe, c'est déjà en soi un acte significatif et qui fait sens », selon Hervé Koubi.

Sur le plateau, douze hommes courent, sautent, virevoltent, miment le combat, emportant le public dans cette énergie haletante. « Je suis restée tout le spectacle la bouche ouverte, je n'avais plus de salive, j'avais les mains qui transpiraient », raconte une spectatrice sous le charme. Au final, ces barbares se révèlent être beaucoup plus humains que ce que l'on imaginait.

Accompagnées des partitions de Mozart, Fauré et de musiques traditionnelles algériennes, « Les Nuits Barbares » évoquent l'humanité de ces barbares qui dansent sur des musiques sacrées d'occident.

« J'aime rappeler que finalement, ces barbares sont eux aussi nos ancêtres » rappelle Hervé Koubi. Pour créer « Les Nuits Barbares », le chorégraphe s'est notamment appuyé sur la culture perse où les hommes se rassemblent pour manipuler

des massues ou des couteaux et s'entraînent au combat sur des poèmes et de la musique. Une pratique ancestrale, extrêmement sensuelle, dont Hervé Koubi s'est nourri : « étrangement pour parler de violence, les corps ont besoin d'être moins guerriers », précise-t-il.

Voici maintenant sept ans que le chorégraphe a recruté ses danseurs algériens et burkinabés dans la rue à Alger. Une aventure prégnante pour le chorégraphe qui parle volontiers de « retrouvailles avec sa terre d'origine » : ce n'est qu'à 25 ans qu'il découvre ses origines algériennes. La petite troupe s'est peu à peu transformée en famille. Sur « Les Nuits Barbares », les douze interprètes que le chorégraphe appelle ses « frères retrouvés », ont été complètement partie prenante à la construction du geste.

DANSER Canal historique (blog)

Par Thomas Hahn

« Les Nuits barbares ou les premiers matins du monde » est la deuxième création de Koubi avec les douze danseurs sélectionnés lors d'une audition à Alger, en 2009. À douze, ils avancent sur le chemin d'une communion masculine, chemin permettant à Koubi de mettre en jeu ses propres racines algériennes. Le jour et la nuit ne cessent d'occuper l'esprit du chorégraphe issu de l'École Rosella Hightower à Cannes. « Les Nuits barbares ou les premiers matins du monde » n'est autre que révélation des racines lointaines et de la part d'ombre se cachant derrière la luminosité de « Ce que le jour doit à la nuit », créé en 2013.

Si Koubi parle de barbares, c'est « au sens historique du terme », et pour rappeler que l'espace méditerranéen a été traversé et bouleversé par divers conquérants, venant tantôt de l'est, du nord ou du sud, ce qui a créé, au fil du temps, plus de liens que d'oppositions, plus de mélanges que de divisions, plus de mariages que de meurtres.

Pour bercer son regard chorégraphique sur l'histoire, Koubi fait appel à Wagner (« L'Or du Rhin ») et aux requiems de Mozart et de Fauré, se réjouissant de faire dialoguer ses danseurs algériens avec le patrimoine musical et spirituel de l'Occident. Impossible cependant, d'évoquer mille ans d'histoire par une pièce de danse.

Ce que proposent Koubi et sa troupe est une double image de la fusion. Double car synchronique par l'esprit fusionnel entre les douze interprètes, et diachronique, avec ses images évoquant rituels, danses et entraînements au combat, chez les Vikings, les Grecs, les Perses ou les Arabes. Tous ces univers fusionnent avec les figures de breakdance, ici partiellement réinventées de façon spectaculaire.

Le hip-hop aussi a investi le Bassin méditerranéen, avec ses *battles* et ses défis. Koubi concentre sa recherche sur la fusion de cet esprit d'affrontement avec une sensualité presque spirituelle qui créait, dans « Ce que le jour doit à la nuit », un

hip-hop presque soufi. Ici comme là, Koubi ne travaille pas sur la narration, mais sur les ambiances, la présence de la chair et la puissance des images, mettant parfois en scène les douze guerriers tels un corps de ballet, voire un chœur d'opéra.

Tout danser-ensemble peut ici évoquer le mouvement des vagues et la présence des danseurs irradie certaines ambiances ténébreuses. Se manifeste alors une sensualité discrète et fine, et ce jusque dans l'utilisation des couteaux et des bâtons, enrichie de ralentis superbement maîtrisés dans leurs dégradés, pour évoquer des bas-reliefs guerriers et des rites de consécration ou de passage.

Quand les douze s'alignent face aux spectateurs, ils donnent l'impression de former un bataillon au nombre infini, mais aussi de nous inviter au dialogue. « Le vandale, c'est toujours l'autre », rappelle Koubi. Et les premiers matins du monde sont plus proches de nous qu'on ne le pensait.



La Montagne

Des « Nuits barbares » qui réveillent des matins plus humains

Par Julie Ho Hoa

Magistrales, « Les Nuits barbares » du chorégraphe briviste Hervé Koubi ont remonté le temps jeudi soir à La Souterraine, au centre culturel Yves-Furet. Et réuni les hommes.



« C'est toujours une histoire de chemins », confie Hervé Koubi au public avant que ses treize danseurs n'emportent la scène ; des chemins qu'ils tracent pour remonter la mémoire, celle du chorégraphe et celle des Hommes. « Les Nuits barbares » sont un nouveau passage dans la grande ronde de l'Histoire : une armée de danseurs guerriers, "barbares" du matin de notre civilisation surgis du bassin méditerranéen, se déploie soudain devant nous. Torses musculeux et nus, casques miroitants et cornes tranchantes, ces Minotaures des origines reflètent mille ans d'histoire et autant d'origines.

Qu'importe d'où l'on soit, nous avons une appartenance qui est plus ancienne que les nations. C'est cela qui est beau...

Hip-hop, capoeira, danse contemporaine, danses guerrières et tribales, entraînements perses, nous sommes loin des codes académiques dans la danse d'Hervé Koubi. Dans le fond comme dans la forme, « Les Nuits barbares » sont un superbe hymne au métissage : la virilité la plus belliqueuse y côtoie la sensualité la plus enveloppante, Mozart, Wagner et Fauré y embrassent zorna algéroise et musiques traditionnelles, c'est à la fois primal et gracieux, sauvage et léger, obscur et lumineux.

À travers ses "barbares", danseurs du monde arabe, Hervé Koubi nous donne à voir cet autre, cet étranger, fantasmé dans la peur depuis des siècles, ici donné à voir pour ce qu'il est, un homme parmi les hommes, avec son humanité. La beauté de ces « Nuits barbares », c'est qu'elles réveillent cette origine commune. « Qu'importe d'où l'on soit, nous avons une appartenance qui est plus ancienne que les nations, nous rappelait Hervé Koubi. C'est cela qui est beau... »

Jds.fr

C'est un spectacle très physique et esthétique que propose le chorégraphe Hervé Koubi avec « Les Nuits barbares », une pièce pour 12 danseurs, à voir à la Coupole.

Après le succès de « Ce que le jour doit à la nuit » qui a tourné dans le monde entier et même jusqu'au Bolchoï de Moscou, le chorégraphe Hervé Koubi revient avec « Les Nuits barbares ». Dans le premier, il parlait de quête d'identité et partait à la recherche de ses origines algériennes, découvertes sur le tard, à l'âge de 25 ans. « Les Nuits barbares » sont une suite logique, qui parle encore d'identité, mais cette fois-ci avec une histoire universelle, celle des barbares, ces étrangers qui font peur et qui nourrissent bien des fantasmes.

But du jeu ? : « Mettre en scène cette peur ancestrale de l'étranger pour mieux aller chercher et dévoiler tout ce qu'il y a justement de savoirs cachés, de richesses, de raffinements derrière ces cultures barbares et questionner quelques préjugés bien ancrés dans nos esprits habitués à lire le destin de toute l'humanité à travers des œillères occidentales », déclare le chorégraphe dans sa note d'intention. Pour cela, le chorégraphe a décentré son regard, et ce depuis longtemps, puisqu'il a recruté il y a 7 ans douze danseurs algériens et burkinabés autodidactes, auditionnés en Algérie, qui ont largement participé à la réflexion de ce nouveau spectacle.

Torses nus, en jean ou en jupe, masqués puis à visages découverts, ils exaltent leur virilité, font étalage de leur puissance, mais pas seulement. Le chorégraphe s'est ainsi inspiré d'une coutume turque, où des hommes se rassemblent pour apprendre à se battre et à manipuler des armes sur des poèmes et sur de la musique, une « pratique très sensuelle ».

Le résultat est très esthétique et physique, avec des danseurs qui empruntent aussi bien au hip-hop, à la capoeira, à la voltige qu'à la danse contemporaine.

La musique fait elle le pont entre toutes les cultures, avec des musiques traditionnelles algériennes, du Mozart, du Fauré et du Wagner.

Mercredi 18 juillet, à 22h, au théâtre antique, durée : 1h

« **Speakeasy** »

Par The Rat Pack (pour la première fois à Vaison Danes)



INTRODUCTION

Les six artistes de The Rat Pack, au-delà d'explorer le genre des films de gangsters qui les ont rassemblés, se passionnent pour toutes les techniques de la création cinématographique qu'ils détournent pour réinventer leur propre cirque. Comme un scénario pour grand écran, la composition du spectacle repose sur le collectif et les interactions entre artistes.

Les numéros et les disciplines circassiennes disparaissent pour laisser place à une joyeuse et impressionnante dynamique d'équipe en action permanente. Le chef de la mafia, sa femme, son homme de main, une pin-up, un barman et un bandit, apparaissent et transforment les éléments du décor en plateau de tournage.

Un énorme travail d'expression corporelle, inspiré des films muets et du hip-hop, laisse entrevoir tout le talent de ces artistes. La musique, quant à elle, est composée par les DJ's et sound designer de Chinese Man.

QU'EST-CE QU'UN « SPEAKEASY » ?

Speakeasy est le nom que l'on donnait aux bars clandestins aux États-Unis pendant la prohibition. Ce club particulier est un lieu-clé dans de nombreux films de gangsters. Il installe souvent un huis clos sombre et lugubre. Les origines du mot font écho aux restrictions de l'époque car il était demandé aux clients de baisser la voix lorsqu'ils commandaient de l'alcool...

Les acrobates du Rat Pack offrent au public un spectacle scénarisé et détournent, non sans malice, les références et autres clichés du film noir.



LE SPECTACLE

Les films de gangsters sont nés dans les années 30 aux États-Unis. Ils ont trouvé leur succès et leur public dans le contexte social morose de la prohibition. La plupart des artistes de ce projet sont nés dans les années 80 et ont grandi dans les années 90, bercés par les œuvres des héritiers de ce cinéma que sont Quentin Tarantino et Martin Scorsese, pour ne citer qu'eux.

Ils font partie de la génération qui a vu émerger les nouvelles séries américaines, ils connaissent les répliques de « Taxi Driver » et des « Affranchis »... Ce cinéma et cette culture dite « mainstream » qu'ils partagent, les inspirent. Dans ce projet, ils ont choisi de les reprendre à leur compte, de les interroger, de s'en amuser, avec leurs outils d'artistes de cirque. Les six interprètes sont acrobates, danseurs, font de la roue Cyr, du mât chinois et ont tous un exceptionnel niveau technique.

LA GENÈSE

Notes de Xavier Lavabre

« La compagnie The Rat Pack est née courant mai 2014 à la suite à de nombreuses discussions que j'ai pu avoir avec Peggy Donck. Nous étions en pleine finalisation du spectacle « Il n'est pas encore minuit » avec la compagnie XY et nous réfléchissions aux méthodes que nous employons habituellement dans les créations de cirque et du renouveau possible. Nous avons aimé imaginer que l'écriture de cirque dont nous rêvions pourrait aller plus loin si nous combinions dès la genèse du geste circassien le mouvement chorégraphié et la musicalité.

Pour ce faire, nous avons réfléchi au casting idéal pour ce projet et nous cherchions donc des gens qui excellaient dans leur discipline. Peggy avait croisé la route d'un « matiste » qui l'avait touchée de par sa qualité technique et de mouvement. Pour la petite histoire, je ne voyais pas très bien de qui elle parlait et quand elle me cita le nom de sa compagnie, je compris qu'il s'agissait de mon voisin et ami d'enfance, Vincent Maggioni.

Cela était évident que je devais monter ce projet avec lui et qu'il soit à mes côtés pour le porter car en 2011 nous avons déjà écrit ensemble un numéro qui avait très bien fonctionné. C'était la suite évidente de notre parcours commun. »

LES ARTISTES-INTERPRÈTES

Xavier Lavabre (acrobate porteur) et **Vincent Maggioni** (mât chinois, acrobate) sont voisins. Ils se connaissent depuis toujours.

C'est à l'âge de douze ans que Vincent fait découvrir le cirque à Xavier lors d'un stage à Nexon. Fascinés, ils se prennent de passion pour cette discipline, tout en empruntant des chemins différents.

Vincent est un sportif. Sa pratique lui donne le goût de l'effort et de la compétition. Quand le cirque croise sa route, il l'aborde à ses débuts comme un simple sport mais bientôt il est séduit par la multitude de possibles que recouvre le monde du cirque : pratique technique bien sûr, mais également espace de rêve et de liberté.

Il décide alors d'en faire son métier. Il part à 14 ans à l'école de cirque de Châtellerault. Il découvre que le cirque est un monde bien plus vaste qu'il n'imaginait et ce également sur le plan humain. Des joies, des peines, des amitiés indéfectibles se nouent.

Il décide naturellement de poursuivre son apprentissage à l'école de cirque de Rosny-Sous-Bois où il choisit le mât chinois. Cette discipline qui nécessite une forte base très technique, lui correspond parfaitement et lui ouvre également les portes de la recherche autour du mouvement. Il passera des heures à inventer de nouvelles phases pour parvenir à compter parmi les machinistes les plus singuliers de sa génération.

Au sortir de sa formation, il co-fonde alors sa compagnie, « 100issues » qui tourne actuellement « Idéaux beurre noir », « Le ring » et « Sonate pour quatre ». Entre deux créations, il travaille avec la Cie Ultimo Momento, Cirque Aléa, la Cie Bam et la Cie Kiai.

Xavier, quant à lui, a été formé par la famille d'acrobates italienne Nicolodi. De 1999 à 2005, il apprend l'acrobatie au sol et la rigueur : il faut tout simplement être le meilleur dans sa discipline. Cette famille a des codes, la hiérarchie, le respect des anciens... Le cirque n'est pas seulement le temps du spectacle, c'est une vie à part entière.

Il rejoint le Cirque Zanzibar pour la création de « Sang et or », « Cabaret Z » et « Hechicero ». C'est à ce moment-là qu'il commence une nouvelle discipline, le main-à-main, auprès de Sébastien Soldevilla et de celle qui deviendra sa voltigeuse, Chloé Tribollet. Mais surtout il découvre toutes les possibilités qu'ouvre le cirque contemporain. Il est fasciné et s'engouffre dedans avec ferveur. Il apprend beaucoup auprès de Jeff Odet puis il part en 2009 au Québec où il joue avec Les 7 doigts de la main dans les spectacles « Traces » et « La Vie ». Mais il se sent à l'étroit dans son rôle d'interprète. Alors en 2010, il monte un duo avec Chloé Tribollet qui sera plusieurs fois primé dans de grands festivals. En 2011, la Cie XY leur propose de les rejoindre sur le spectacle « Le Grand C ». Le travail de la compagnie autour des portés, sa manière de l'aborder et l'expérience enrichissante du collectif lui donne envie de poursuivre l'aventure et de participer à la création de "Il n'est pas encore minuit..." en 2014.

Clara Huet (danseuse aérienne, manipulatrice d'objets)

Durant son adolescence, elle est en sport-études de gymnastique rythmique et participe à plusieurs championnats d'Europe et championnats du monde avec l'équipe de France. Elle rentre à l'université de Créteil en STAPS (Sciences et techniques des activités physiques et sportives). Sa licence en poche, elle décide finalement de changer d'orientation et de se consacrer à sa deuxième passion : le cinéma.

Elle entame une formation d'un an au Studio Pygmalion et décroche en Février 2011, le premier rôle dans « Un Petit coin de paradis » et poursuit ensuite sa formation à l'école Jean PÉRIMONY (3 ans).



Elle tourne dans « Populaire » de Régis Roinsard avec Romain Duris et Déborah François, puis jouera dans la pièce « Les affaires sont les affaires » d'Octave Mirbeau, mise en scène par Rui Ferreira au théâtre du Nord-Ouest. Elle joue également dans : «La cantatrice chauve» de Ionesco, «L'armée du bonheur» de Mickael Delis, «Cyrano de Bergerac» de Rostand, «La Rivière» de Jeff Butterworth.

Ann-Katrin Jornot (acrobate, voltigeuse)

Enfant de la balle, Ann Katrin Jornot est bercée par l'univers du cirque traditionnel et grandit dans le cirque nouveau. Diplômée en 2009 de l'École Supérieure des Arts du Cirque de Bruxelles, après s'être formée aux équilibres avec Slava Kukushkin et Samuel Jornot, au main à main avec son père comme professeur et porteur, puis les frères Tishler à Kiev, au théâtre de rue avec la Cie Jo Bithume, Ann-Katrin a d'abord été interprète du spectacle « Tôle » mis en piste par Roberto Magro and Slovaks ; avant de rejoindre la Cie XY, dès 2010, dans le « Grand C », puis « Il n'est pas encore minuit... ».

Guillaume Juncar (roue Cyr, mât chinois, acrobate, danseur)

Guillaume s'est formé à l'Académie Fratellini après un parcours de gymnaste de haut niveau et une formation à la comédie. Depuis, il a rejoint plusieurs spectacles avec le Cirque Eloize, les Krilati, La Cie du 13è Quai, le Shlemil Théâtre et Entr'act.

Primé au Festival du cirque de Massy en 2013, il a également réalisé plusieurs doublures ou personnages secondaires au cinéma ou pour la télévision.

Andrea Catozzi (acrobate, comédien, danseur)

Sa gestuelle scénique, ainsi que son acrobatie fluide et légère, sont inspirés de la capoeira, un art martial brésilien qu'il découvre lorsqu'il est enfant. La rue puis la scène deviendront alors son école. A 17 ans il intègre une compagnie de danse hip hop contemporaine, la Cie Par-Allèles, avec qui il expérimente durant quelques années son acrobatie dans la danse, en théâtre ou dans la rue. Il joue un rôle principal dans un long métrage anglais indépendant bientôt diffusé, « Bacchanalia » de Gary Meyer, dans lequel il a l'occasion de mêler son art au jeu d'acteur.

LE CHORÉGRAPHE

Après quatre ans de danse classique et deux ans de patinage artistique, Régis Truchy découvre la danse hip-hop en 1984 et rejoint le groupe Macadam en 1993. En 1994, il fait partie du Collectif Mouv' lors de la création de « Sobedo », un conte hip hop. En 1996, il crée Séquence d'une vie avec la compagnie MBDT. Régis pratique le locking, le pop, les ondulations, le Boogaloo ...

Il danse et fait des chorégraphies pour MC Solaar, les « 10 commandements », NTM, Pina Bausch... Danseur éclectique, Régis Truchy a su montrer l'étendue de ses talents sur scène, avec des musiciens, au cinéma, dans des clips vidéos, des films publicitaires mais aussi dans des créations classiques, contemporaines ainsi qu'aux championnats du monde de danse hip hop, où il fut juge.

Il se dirige vers la comédie, le mime et crée un personnage clownesque, le « Waver » au sein du Cirque du soleil pour le spectacle de Macao : « Zaia ».

Il tourne ensuite avec le cirque Mandingue (Guinée) où il interprète le rôle d'un clown blanc et remporte le prix spécial du jury et trophée du Cirque du soleil (performance et innovation artistique) au Festival du cirque mondial de demain.

SUR UNE MUSIQUE DE CHINESE MAN

La démarche que la compagnie a entamé avec le chorégraphe Régis Truchy, est une recherche sur la musicalité des corps ou comment être à l'écoute des mouvements et trouver leur rythme intrinsèque.

Pour suivre au plus près ces rythmes, Rat Pack choisi de collaborer avec les Chinese Man.

Ces DJ français de trip hop ont l'immense talent d'aller puiser dans toutes les cultures musicales, jusqu'aux génériques de séries, de dessins animés, de cinéma... Un grand mix qui fonctionne comme autant de petites « madeleines de Proust », qu'ils revisitent avec leurs influences rap, funk, jazz et hip hop. Le défi a été pour eux d'intégrer de manière subtile, et parfois identifiables, des sons, des extraits de répliques issues du cinéma qui colle au spectacle Speakeasy.



FICHE ARTISTIQUE

En plateau : Clara Huet, Ann- Katrin Jornot, Andrea Catozzi, Guillaume Juncar, Xavier Lavabre et Vincent Maggioni.

Accompagnés par :

Régis Truchy, chorégraphe et metteur en scène

Sur des musiques de Chinese Man, arrangées par Supa-Jay

Thomas Ferraguti, regard acrobatique

Elsa Revol, création Lumière

Claire Joué Pastré, scénographe

Nadia Léon, créatrice costume

Anthony Auberix, régisseur lumière

Coline Menard, régisseuse son

Peggy Donck et Fanny Fauvel, production et diffusion

Soutien en production

- Le Cirque théâtre, Pôle national des Arts du Cirque d'Elbeuf

- Le Sirque, Pôle National des Arts du Cirque, Nexon

- Le Manège, Scène Nationale de Reims

- Les Migrateurs, Strasbourg

- Le Carré Magique, Pôle National des Arts du Cirque de Lannion

Accueil en résidence

- La Brèche, Pôle National des Arts du Cirque, Cherbourg Octeville

- Le Sirque, Pôle National des Arts du Cirque, Nexon

- Le Manège, Scène Nationale de Reims

- Theater op de Markt, Dommelhof, Neerpelt (Belgique)

- Les Migrateurs, Strasbourg

- Le Carré Magique, Pôle National des Arts du Cirque de Lannion

- Furies, Pôle National des Arts du Cirque en préfiguration, Châlons-en-Champagne

- ENACR - Ecole Nationale de Cirque de Rosny sous Bois

Avec le soutien de la Drac Champagne Ardenne et de la SPEDIDAM



DANS LA PRESSE

Lagrandeparade.fr

Interview de Xavier Lavabre par Julie Cadilhac

Pourriez-vous d'abord nous raconter l'aventure de la Cie The Rat Pack ? Comment est-elle née ? De la rencontre entre un sportif et un acrobate, c'est ça ?

La compagnie The Rat Pack est née courant mai 2014 à la suite de nombreuses discussions entre Peggy Donck et Xavier Lavabre. Nous étions en pleine finalisation du spectacle « Il n'est pas encore minuit... » avec la compagnie XY et nous réfléchissions aux méthodes que nous employons habituellement dans les créations de cirque et du renouveau possible. Nous avons aimé imaginer que l'écriture de cirque dont nous rêvions pourrait aller plus loin si nous combinions dès la genèse du geste circassien le mouvement chorégraphié et la musicalité.

Pour ce faire, nous avons réfléchi au casting idéal pour ce projet et nous cherchions donc des gens qui excellaient dans leur discipline. Peggy avait croisé la route d'un mâtiste qui l'avait touchée de par sa qualité technique et de mouvement. Pour la petite anecdote, je ne voyais pas très bien de qui elle parlait et quand elle me cita le nom de la compagnie de ce mâtiste, je réalisai que c'était mon voisin et ami d'enfance Vincent Maggioni qui, en plus de ça, me fit découvrir le cirque. C'était évident que je devais monter ce projet avec lui et qu'il soit à mes côtés pour le porter car en 2011 nous avons déjà écrit ensemble un numéro qui avait très bien fonctionné. C'était la suite évidente de notre parcours ensemble.

Quelles sont les aspirations de la compagnie ? Quel « cirque » avez-vous envie de faire ?

Aujourd'hui, dans le cirque, co-existent plusieurs courants : le cirque traditionnel, le cirque nouveau, le cirque contemporain, le cirque conceptuel, le cirque engagé, le non-cirque... Nous nous retrouvons dans tous ces styles et nous nous refusons de faire un choix parmi eux. Quoiqu'il en soit, nous revendiquons un cirque de l'action. Nous aimons la performance, mais nous tenons à la justifier. Pour nous, la technique est au service de la dramaturgie et non l'inverse. Pour ce faire, nous mélangeons les spécialités : tout le monde doit être capable de s'immiscer dans les disciplines de chacun. Nous contournerons la mise en forme « numéro ». Et, bien évidemment, nous souhaitons créer un spectacle mêlant tous les arts au service d'un thème.

« Speakeasy » est né du désir de mêler le cirque à la culture « mainstream » ? Pourriez-vous nous préciser ce que vous entendez par « mainstream » ?

Tout d'abord, les inspirations de travail étaient tournées vers les films de gangsters et plus particulièrement l'esthétique « tarentinienne et scorsésienne ». « The club » était un titre choisi en amont de tout travail physique et était censé donner rapidement un aperçu de l'ambiance dans laquelle se jouerait le spectacle.



Après les premières sessions de travaux passés, notre recherche s'étant affinée, le titre du spectacle a changé. Nous parlons à présent du spectacle « Speakeasy ». Un speakeasy est un type de bar clandestin américain, particulièrement répandu lors de la Prohibition (période au cours de laquelle la vente d'alcool était interdite dans le pays). Nous ne voulons pas mêler le cirque à la culture « mainstream ». Nous constatons simplement le fait que nous faisons partie de cette culture là. Nous entendons par « mainstream » ce retour des années passées. Quelque part, nous faisons partie d'une génération nostalgique.

Comment concrètement cela se matérialise-t-il sur la piste ? Utilisez-vous des projections de films ? Des costumes spécifiques ? Une bande sonore particulière ?

Nous recréons un décor unique. Un bar, des tables, des chaises et un escalier. Il s'agit de notre interprétation d'un speakeasy. Nous n'utiliserons pas de projections car nous n'en avons pas l'utilité. Pour ce qui est des costumes, nous partons sur l'esthétique des années 30. Concernant la musique, nous avons l'immense joie de collaborer avec le groupe trip hop Chinese man qui composera celle du spectacle.

Pourriez-vous nous parler des différents types de numéros qui composent ce spectacle circassien ? Combien d'artistes participent à « Speakeasy » ?

Nous préférons parler de scènes plutôt que de "numéros". Nous avons décidé de fondre nos agrès dans la scénographie, ce qui nous permettra de les utiliser tout au long de la narration. « Speakeasy » se compose de six artistes : Andrea Catozzi, danseur acrobate ; Clara Huet, danseuse aérienne ; Ann-Katrin Jornot, équilibriste voltigeuse en main à main ; Guillaume Juncar, acrobate roue Cyr ; Xavier Lavabre, acrobate, porteur en main à main et Vincent Maggioni, acrobate mât chinois.

Si vous deviez en quelques phrases donner envie aux spectateurs de découvrir « Speakeasy »...vous diriez ?

Il y a trois façons d'écrire un spectacle : la bonne façon, la mauvaise façon et notre façon...



scenenationale.lephenix.fr

Du cirque en cinémascope...
ou le film noir au centre de l'arène. En s'emparant des codes du septième art (option mafieux et petites pépées) les acrobates issus de la Cie XY repoussent les limites du cirque contemporain et titillent notre mémoire collective. Le tout avec humour, dérision et un sacré sens de l'équilibre.

Quoi de plus indémodable qu'un film de gangsters ?

De Howard Hawks à Tarantino en passant par Scorsese, les bobines peuplées de bad guys font toujours leur effet. La compagnie The Rat Pack tire du genre un spectacle, sinon hors-la-loi, en tout cas hors norme. Speakeasy (du nom de ces clubs interlopes servant de l'alcool en pleine Prohibition) met en scène un parrain de la mafia, sa régulière, son homme de main, une pinup, un tenancier de bar et un gamin des rues. Au fil de performances hautement expressionnistes, et sur fond de rap, funk, jazz et hip hop (une BO signée Chinese Man) le décor est bousculé, chamboulé, et peu à peu transformé en plateau de tournage. On ne donnera pas de nom : il faut voir par vous-mêmes la maestria avec laquelle ces six artistes alignent les disciplines (roue Cyr, mât chinois...). Étonnant, renversant, Speakeasy opère un joli hold-up sur le cirque contemporain.

carre-magique.com

Les artistes de la compagnie The Rat Pack ont décalqué leur nom sur le groupe d'amis qui se réunissaient dans les années 1950 autour d'Humphrey Bogart, étoile du film noir. « Speakeasy » rend hommage à un genre cinématographique ayant illustré le monde des gangsters et de la prohibition en l'emmenant sur le terrain du cirque et de ses exploits aventureux.

Un speakeasy désigne un bar clandestin aux États-Unis où l'on pouvait consommer de l'alcool prohibé sous la protection de la mafia. C'est le décor choisi par les membres du Rat Pack (le Club des Rats), une compagnie de cirque inspirée de la formation éponyme qui regroupait des chanteurs tels que Frank Sinatra, Dean Martin et Sammy Davis Jr. Transportant sur scène l'imaginaire du film noir popularisé notamment par John Huston et « Le Faucon maltais » puis réinventé par Martin Scorsese et Quentin Tarantino, six artistes bâtissent un scénario fondé sur les prouesses de la danse et de l'acrobatie. Un spectacle où sont détournées, pour le plaisir des oreilles et des yeux, quelques séquences fameuses du cinéma d'action sur un tapis de notes rap, funk et jazz, déroulé par les Chinese Man, un crew de trip-hop puisant dans des génériques de séries et de BO connus de tous. Cette débauche de suspense et d'intrépidité peut conduire à l'ivresse.

Samedi 21 juillet, à 22h, au théâtre antique, durée : 1h

« **Love heals all wounds** »

Par Lil Buck & Jon Boogz

Création 2018, date unique en France cet été

Inédit à Vaison Danse



LE SPECTACLE

« Love heals all wounds », en français « L'amour guérit toutes les blessures », jette une lumière passionnée sur les problèmes sociaux auxquels nous sommes confrontés en tant que communauté mondiale. A travers la danse, la parole et la musique, MAI (Movement Art Is), un collectif fondé par Jon Boogz et Lil Buck, emmène le public vers une exploration des cordes sensibles de notre conscience sociale collective.

Ce spectacle dont la première a eu lieu aux Etats-Unis en janvier 2018, prend vie à travers une chorégraphie sophistiquée, issues des arts urbains, signée Jon Boogz et Lil Buck, en collaboration avec Nao Campbell. Le tout sur fond de mots poignants déclamés par la slameuse Robin Sanders, elle aussi présente sur scène aux côtés des danseurs. Elle s'exprime sur les grands sujets qui nous importent aujourd'hui : conséquences imminentes du changement climatique, immigration et l'injustice raciale, tout en célébrant notre dévouement indéfectible au renforcement de la communauté humaine mondiale.

A travers ce message clair - l'amour et la joie guérissent toutes les blessures - « Love heals all wounds » cherche à unir et à sensibiliser le public tout en créant le dialogue et en invitant à l'action. Ce qui illustre le propos du chorégraphe Jon Boogz, lorsqu'il dit : « Nous ne croyons pas que la danse est juste un divertissement. Nous croyons qu'elle est un outil pour inspirer, éduquer et responsabiliser. »

LES ARTISTES

Lil Buck

Cet artiste « phénomène » connu dans le monde entier, a commencé à pratiquer le jookin' - une danse de rue originaire de Memphis - à 13 ans, aux côtés de ses mentors Marico Flake et Daniel Price. Après avoir reçu très tôt une formation hip-hop avec Teran Garry et ainsi qu'un enseignement en ballet, au New Ballet Ensemble, il s'est produit régulièrement jusqu'à déménager à Los Angeles en 2009.



Nommé parmi les 25 danseurs « À voir absolument » par la référence mondiale Dance Magazine, sa collaboration avec Spike Jonze et Yo-Yo Ma dans « The Swan » est devenue virale en 2011, à travers une vidéo vue plus de 3 millions de fois sur Youtube.

Depuis, il a collaboré avec un large panel d'artistes ou compagnies dont JR, Damian Woetzel, le New York City Ballet, Madonna, Benjamin Millepied, Spike Lee... Lil Buck est un fervent défenseur de l'éducation artistique, lauréat du Wall Street Journal Innovator Award, il collabore fréquemment avec de célèbres marques internationales telles que Apple, Lexus, Glenfiddich, Louis Vuitton, Versace, etc.

Il est la co-vedette - avec Jon Boogz - du court métrage viral « Color of Reality » réalisé par la plasticienne Alexa Meade. Ce film continue d'être projeté dans des festivals de du monde entier et a déjà remporté de nombreux prix.

Jon Boogz

Jon Boogz est un artiste du mouvement, chorégraphe et metteur en scène, qui cherche à faire évoluer la danse et partager avec des publics de tous horizons, sa volonté de fusionner toutes les formes d'art, non seulement pour fournir quelque chose d'inspirant aux spectateurs, mais aussi pour les sensibiliser aux grands sujets de société.



Initialement attiré par la danse, via les prouesses de Michael Jackson, Jon Boogz a signé des chorégraphies pour des personnalités mondialement connues comme Mikhaïl Baryshnikov, Naomi Campbell ou encore Gloria Estefan ; mais également pour la campagne promotionnelle de Adidas Originals de Pharrell Williams. Jon assure la direction artistique, créative et chorégraphique du collectif Movement Art Is (MAI) et opère en tant que consultant créatif pour les campagnes promotionnelles de Apple et Lexus. Certaines de ses chorégraphies sont utilisées dans le spectacle Michael Jackson ONE par le Cirque du soleil, dans la série télévisée « So You Think You Can Dance » diffusée sur la chaîne Fox, etc.

Jon Boogz a également participé au « Backstage at the Geffen » du Geffen Playhouse, avec sa compagnie de danse Control Freakz, Lil Buck, et l'artiste de slam Robin Sanders (tous présents à Vaison-la-Romaine cet été), en l'honneur de Morgan Freeman et Jeff Skoll.

L'artiste a récemment écrit, chorégraphié, réalisé et dansé dans « Color of Reality », un court métrage en collaboration avec l'artiste visuelle Alexa Meade. Ce travail continue d'être diffusé à l'échelle internationale et a remporté le prix Great big story's art as impact, ceux du Best Experimental au Festival international de court-métrage de Toronto et du Concept video of the year dans la catégorie « danse », pour ne citer que ceux-là... Ses projets en cours et à venir cherchent à fusionner M.A.I. avec les beaux-arts, le cinéma, la technologie et la scène.



DANS LA PRESSE

Télérama

Lil' Buck, splendide anomalie de la danse hip-hop

Par Rosita Boisseau

Repéré par Spike Jonze, ce jeune danseur de Memphis, star du jookin, enchaîne les collaborations prestigieuses, de Madonna à Baryshnikov en passant par JR et ne décolle plus du haut de l'affiche.

Madonna l'a embauché pour son MDNA tour et son show pendant la finale du Super Bowl ; le Cirque du Soleil lui a déroulé le tapis rouge dans son show Michael Jackson ; et le New York City Ballet, compagnie classique emblématique, l'a plébiscité pour sa participation à la pièce « Les Bosquets » du street artiste JR.

Egérie fashion de Gap et de Kaporal, il a aussi tourné dans une pub topissime pour la marque Rag & Bone avec Mikhaïl Baryshnikov en 2015. N'en jetez plus ! Ce gars-là en a sous le chausson. Ou plutôt sous les baskets avec lesquelles il fait des pointes comme un interprète classique. Sauf que la silhouette est totalement segmentée, la ligne vertigineusement vrillée au point qu'on se demande si Lil Buck a des os, des vrais.

Son talent explique son succès. Lil Buck, alias Charles Riley, 28 ans, a commencé le jookin à l'âge de 12 ans avec ses amis. « J'ai vite compris que ce style de danse pouvait développer ma créativité, explique-t-il. J'ai donc commencé à me pousser à fond pour devenir le meilleur jooker que je pouvais être. »

Parallèlement, il suit aussi des cours de danse classique. « Elle m'a apporté l'élégance de la musique et m'a poussé à veiller aux détails auxquels je n'aurais peut-être pas prêté attention. A partir du moment où un interprète académique bouge ses bras d'une position à l'autre, tout est déjà question de grâce et de précision. J'utilise beaucoup cette technique ».

D'où, cette ligne chorégraphique hybride, à la fois graphique et souple, qui revisite certains pas classiques dans un jet urbain fulgurant. D'où, sans doute aussi, ses connections avec le milieu de la scène et de l'art qui épingle très vite la pure bête de danse qu'est Lil Buck.

Nommé parmi les 25 artistes à garder à l'œil par Dance Magazine, il bascule dans la célébrité en 2011. Le déclic : la vidéo réalisée par Spike Jonze avec le violoniste Yo-Yo Ma dans laquelle il interprète La Mort du cygne façon jookin sur la musique de Camille Saint-Saëns.

La contagion virale atteint la planète entière et fait décoller sa carrière. Depuis, il continue à danser ce qui est devenu son tube chorégraphique tout en ouvrant large les écoutilles de sa carrière. Parallèlement à la scène, aux shows commerciaux, aux pubs et à la mode, il porte une attention aiguisée à l'éducation par l'art, croyant dur comme fer aux vertus de la danse pour tracer sa voie.

Et comme Lil Buck connaît le grand répertoire et son impact sur le public, il a jeté son dévolu sur un nouveau ballet mythique, celui de Petrouchka, chorégraphié en 1911 par Michel Fokine pour Vaslav Nijinski dans le rôle du pantin. Excusez du peu. Buck vs Nijinski dans l'une des partitions les plus cassées et les plus émotionnelles de la danse. Un match qui ne semble pas faire peur à l'Américain. Avec raison : le jookin, art du kaléidoscope vivant, risque de raconter parfaitement le cœur brisé de la marionnette Petrouchka.

Il est l'un des plus grands danseurs vivants. Un hybride d'étoile classique et de danseur hip-hop, capable de tordre son corps avec une grâce aérienne. Pour « M », Lil Buck défie la gravité.

C'est une vidéo prise avec un téléphone, l'image tremble un peu. On n'entend pas la blague que Yo-Yo Ma, violoncelliste de réputation internationale, lâche, avant de saisir, hilare, le bras du jeune homme en baskets à sa gauche. Puis le virtuose se met à jouer « Le Cygne », du « Carnaval des animaux » de Camille Saint-Saëns, et les baskets du garçon à défier les lois de la physique, glissant tantôt sur le pavé comme dans le moonwalk de Michael Jackson, tantôt se dressant à la verticale comme les chaussos d'un danseur étoile. Sa souplesse est phénoménale : il fait des tours légers en appui sur le bord interne d'un pied, sa cheville soumise à une torsion terrifiante, puis gît en boule comme un yogi, sa casquette de base-ball coincée entre ses chaussures. Ainsi se termine La Mort du cygne, le ballet solo créé par Michel Fokine pour Anna Pavlova en 1905, quand il est dansé non par une ballerine russe en tutu mais par un Afro-Américain de Memphis qui fait ses pointes dans une paire de Nike.

Filmées par le cinéaste Spike Jonze lors d'un raout de bienfaisance, en avril 2011, ces images ont été vues plus de 2,4 millions de fois sur YouTube, assurant au jeune inconnu une gloire instantanée. Depuis, Lil Buck a collaboré avec le chorégraphe

Benjamin Millepied et le compositeur Philip Glass. Il a fait une tournée mondiale avec Madonna, dansé sur la Grande Muraille de Chine, et improvisé, au festival de Vail, un duo avec Tiler Peck, la vedette du New York City Ballet. Et c'est avec cette compagnie créée par Balanchine qu'il se produira fin avril sur la scène du Lincoln Center dans un ballet chorégraphié par l'artiste de rue parisien JR.

Lil Buck, de son vrai nom Charles Riley, donne rendez-vous dans un restaurant végétarien de Manhattan. Lui qui a été élevé aux sardines en boîte (quand l'argent manquait) et aux Big Mac (quand il manquait un peu moins) a renoncé aux protéines animales pour retrouver la « légèreté » des jours où il dansait, le ventre vide, dans une rue piétonne de Santa Monica pour gagner son dîner. Il donne rendez-vous mais ne vient pas. Il avouera avoir oublié qu'il devait voir Madonna au même moment. « Elle insiste pour que j'habite chez elle pendant mon séjour à New York, mais c'est loin de tout », confie-t-il, le lendemain, en sortant d'une répétition au Lincoln Center où il nous a invités pour se faire pardonner. A l'hôtel particulier de la pop star, en plein Upper East Side bourgeois, il a préféré le loft de JR, à SoHo. « Il a une cabane dans laquelle je passe des heures à rêvasser. »

Charles Riley est né à Chicago en 1988, mais c'est dans un quartier de South Memphis qu'il a grandi et appris à danser. Memphis est la capitale du blues, et c'est aussi celle du jookin. L'une des nombreuses variantes régionales du hip-hop. Cette danse urbaine a vu le jour, circa 1980, sur les pistes de patin à roulettes de la ville. Au départ, c'est une sorte de danse en





ligne. On l'appelle gangsta walk et elle devient si populaire qu'elle est adoptée par les mères de famille. Un féroce esprit de compétition va la faire évoluer : les danseurs, qui se livrent d'homériques « batailles » arbitrées à l'applaudimètre, inventent des figures pour se distinguer. Rebaptisée jookin, elle acquiert ainsi sa grammaire actuelle. Ses caractéristiques sont le bounce, ou ressort (les danseurs font rebondir épaules et genoux en rythme comme s'ils dribblaient sur des charbons ardents), et d'extraordinaires jeux de pieds.

Charles est initié au jookin à 12 ans par sa grande sœur dans le salon familial. Intrigué, il commence à fréquenter le Crystal Palace, une disco-roller des quartiers Sud. C'est là qu'il aperçoit, pour la première fois, un jooker surnommé Bobo. « Il glissait sur la moquette comme sur un coussin d'air, c'était magnifique. » Être aussi bon que Bobo devient son idée fixe. Il danse partout, dans la rue, dans son garage. Il danse la nuit. « A la maison, je ne me déplaçais plus que sur les pointes, jusqu'à l'épuisement. » Il est vite remarqué par deux légendes locales du jookin, Daniel « DP » Price et Dr Rico. Ses mentors lui inventent un surnom, Lil Buck.

Son quartier, Westwood, est le ghetto américain tel qu'on l'imagine, mais en pire : l'année dernière, six garçons de 10 ans ont été renvoyés de l'école primaire parce qu'ils étaient soupçonnés d'appartenir à un gang. « Un quartier pourri, résume-t-il. Les coups de feu faisaient partie de la vie. » Charles fraye avec des « voyous » qui respectent son don prodigieux pour la danse et l'entraînent dans leurs virées. Délinquance juvénile : « On

bloquait une rue avec des cônes de chantier, et elle nous appartenait. Parfois, il y avait des bagarres de folie. » Un soir, dans les volutes de cannabis d'une voiture où il tue le temps avec des copains, il a un sursaut. « Je me suis dit : si tu continues comme ça, ta carrière est foutue. » Il décide de quitter Westwood et ses mauvaises fréquentations pour le quartier « un peu moins pourri » d'Orange Mound, où il est recueilli par la famille de son meilleur ami.

A la même époque, la prof de hip-hop de son lycée, Terran Gary, lui présente une femme qui va changer sa technique. Ex-ballerine passionnée de justice sociale, Katie Smythe dirige au cœur de Memphis une petite école de ballet. Epatée par ce danseur instinctif - elle le compare à Nouriev -, elle lui propose de suivre ses cours. Charles accepte à une condition : ne pas porter de collants. Elle se souvient de l'irruption de ce garçon « joyeux, agité, bruyant » dans l'univers feutré de la danse académique comme d'un « choc culturel » : « Les gosses comme Charles viennent de quartiers où c'est une activité honteuse, « un truc de gays ». » Mais elle l'encourage, lui décroche une bourse, paie ses taxis. « Il a fini par apprécier cette discipline quasi monastique. Je me souviens de soirs où je le voyais faire des saltos arrière, seul dans l'école déserte. » Et il découvre la musique classique.

Un jour, alors qu'elle le conduit vers une école de l'Arkansas pour une démonstration, « miss Katie » lui propose de recréer le ballet de Pavlova et Fokine. « Je lui ai fait écouter « Le Cygne » dans la voiture, une seule fois. Quand nous sommes arrivés,

il a improvisé un solo magnifique. » La suite du conte de fées aurait-elle été possible avant YouTube ? Filmée par l'archiviste de l'école, une vidéo de cette performance atterrit sur le Web, où elle végète jusqu'en 2010. Entre-temps, Lil Buck a décampé pour Los Angeles avec 20 dollars et la promesse d'être nourri et logé par un ami contre des cours de jookin. Il danse pour de l'argent sur la promenade de la 3^e Rue, à Santa Monica, enseigne le foxtrot, décroche une pub pour Pepsi. Jusqu'au jour où un couple influent d'anciens danseurs étoiles - elle écrit pour Vanity Fair, il siège au Comité des arts et des lettres du président Obama - tombe sur la vidéo par hasard. « Hypnotisés », Heather Watts et Damian Woetzel ont l'idée de lui faire danser « La Mort du cygne » accompagné par Yo-Yo Ma. Il leur faudra des mois pour établir le contact. « J'ai dû lui expliquer qui était Yo-Yo Ma », se souvient Katie Smythe, qui joua les intermédiaires. Peu après, il est sur orbite.

Grâce à lui, on s'intéresse au jookin dans tout le pays, y compris au New York Times, dont le critique Alastair Macaulay écrivait récemment après un reportage à Memphis qu'il avait « vu danser l'Amérique ». « Le genre regorge de virtuoses, confirme Katie Smythe. Charles n'est pas une anomalie. » Alors, pourquoi est-il le premier dans l'histoire du hip-hop à être adopté par l'univers du ballet ? « Parce qu'il ne fait pas un mouvement de trop, explique Heather Watts, qui le classe parmi les dix plus

grands danseurs vivants. Je ne connais personne qui soit capable d'improviser à ce niveau. » Assis sur une chaise dont il ne cesse de bondir pour esquisser des pas, l'intéressé invoque sa « folle imagination » : « Je vois les sons, littéralement. Certains sont violets, certains sont bleus. Et mes muscles possèdent comme une mémoire de la musique, ils se souviennent de toutes les notes. » Pour Damian Woetzel, « son corps répond à des rythmes que d'autres n'entendent pas. Je n'ai jamais vu pareille musicalité ».

Le succès ne l'a pas changé. « Il vient danser avec nous lorsqu'il est de passage à Memphis », rapporte Terran Gary, la prof de hip-hop des premières années. Malgré ses 31 000 abonnés sur Instagram, ses blazers Givenchy et ses voyages en première classe, Lil Buck est resté fidèle aux jookers de Westwood, rapprochant deux mondes qui se méprisaient. « Maintenant, les gosses des quartiers qui font de la danse classique montrent la vidéo de « La Mort du cygne » pour éviter les brimades », raconte Katie Smythe. Dans l'autre camp aussi, le regard a changé. « Avant de le rencontrer, je voyais la danse de rue comme un hobby, pas comme un art », reconnaît Heather Watts. Aujourd'hui, c'est avec tristesse qu'elle se remémore les break-dancers qui tournaient sur la tête devant le Lincoln Center pendant ses années au New York City Ballet. Elle sur scène, eux sur l'esplanade - si proches, sans jamais se rencontrer.



rtbf.be

« Color of Reality » : Quand la peinture danse

Par Ferdinand Bouillard

Connue pour ces body paintings absolument saisissants, l'artiste américaine Alexa Meade a réalisé un clip en collaboration avec les danseurs Jon Boogz et Lil Buck.

Dans un salon épuré, deux hommes immobiles aux visages bariolés sont installés face à un poste de télévision. La caméra se déplace dans cet intérieur figé, qui n'est pas sans rappeler « La Chambre de Van Gogh à Arles ».

Brusquement, au moment où la caméra se retourne vers la télévision, la fixité se rompt. L'écran diffuse un journal télévisé, « un officier de police a tiré sur un jeune homme noir qui n'était pas armé », annonce le présentateur. Des voix entêtantes se mêlent, jusqu'à l'insupportable.

Soudain, le corps de l'un des hommes prend vie. Habité par une danse, il entame une chorégraphie pulsionnelle, un combat contre un ennemi invisible. Son compagnon le rejoint, comme s'il était à son tour transcendé par la musique. Des coups de feu ponctuent le rythme, annonciateurs d'un mauvais présage.

Et la nécessité se fait ressentir : il faut sortir de cet enfermement, découvrir la réalité du monde. Est-il aussi laid que celui qui est montré à la télévision ? Les deux hommes ingénus sont brusquement plongés dans des rues d'une ville américaine grisâtre et fantomatique. Quand ils ne sont pas ignorés par les passants, ils se font bousculer, agresser. Parce qu'ils sont bariolés et animés, leur différence est crainte.

Et soudain, le fracas. Deux tirs de pistolet surgissent de nulle part, l'irréparable a été commis. Inertes, les deux danseurs gisent sur le sol. Dans l'ignorance la plus totale, de l'acrylique écarlate s'écoule de leurs corps.

« Color of reality » est une fable visuelle et moderne. En mêlant des pratiques artistiques différentes, le film nous immerge dans les réalités de notre monde : celles d'inégalités raciales et d'injustices à répétition. La peinture, le cinéma et la danse se rencontrent pour former un langage universel.

La danse devient une action pour une justice sociale, composée de mouvements exutoires qui dépassent les limites des mots. Au départ, les trompe-l'œil d'Alexa Meade nous donnent l'impression d'être face à une peinture, plate et figée. Mais celle-ci ne révèle que plus tard qu'il s'agit d'un monde en volume.

C'est donc une façon de symboliser la nécessité de ne plus rester dans une fixité paralysante et d'agir, tel que Jon Boogz, l'un des danseurs l'explique au New York Times : « Nous avons pensé aux nombreuses personnes qui ignorent les problèmes de notre société, à moins qu'ils ne les affectent directement. Quand on les voit à la télévision c'est un choc, mais on continue à vivre dans notre bulle, dans notre petit monde fantasmé. Nous devons nous unir pour arrêter ces actes de violence insensés, et c'est de cela que parle le film. »



Mardi 24 juillet, à 22h, au théâtre antique, durée : 1h20

« **Dance Me** »

Par Les Ballets Jazz de Montréal
Pour la première fois à Vaison Danses



LE SPECTACLE

« Dance Me » est une nouvelle création exclusive inspirée de l'œuvre riche et profonde du poète, artiste et auteur-compositeur d'origine montréalaise, Leonard Cohen.

Pour donner un caractère singulier au spectacle et mettre en avant une dramaturgie scénique forte et audacieuse, Louis Robitaille a fait appel au metteur en scène Éric Jean et à toute une équipe de nouveaux collaborateurs. La dimension chorégraphique du spectacle sera assumée par trois artistes de grand talent : Andonis Foniadakis, Annabelle Lopez Ochoa et Ihsan Rustem, aux personnalités différentes mais tout autant complémentaires. Ceux-ci se partageront les différents chapitres du spectacle pour créer un univers chorégraphique puissant et profond à l'image de l'œuvre du célèbre poète Montréalais, accompagnés des 14 artistes-interprètes de la compagnie.

Ce spectacle unique prendra vie en cinq saisons comme autant de cycles de l'existence. Ces derniers correspondant à une série de tableaux; à différents sentiments et états d'âme, associés aux couleurs des saisons et aux éléments naturels. Les thèmes récurrents et universels évoqués par l'artiste seront exprimés par un choix de chansons, qu'il s'agisse de quête de liberté; d'amour; de spiritualité; de poésie; de la société; de paradis artificiels; d'inspiration et de création, etc.

La compagnie obtient les droits exclusifs en danse par l'équipe de Cohen, ainsi que par Sony ATV Music Publishing, Sony Music Entertainment Canada et Old Ideas LLC durant 5 ans.

La première de cette œuvre chorégraphique a été présentée le 5 décembre 2017, dans le cadre des célébrations du 375^e anniversaire de Montréal.

LA COMPAGNIE

Nés de la collaboration entre Geneviève Salbaing, Eva Von Genscy et Eddy Toussaint en 1972, Les Ballets Jazz de Montréal (BJM), sont une compagnie de répertoire qui crée, produit et diffuse des spectacles de ballet contemporain basés sur la technique, la rigueur et l'esthétique du ballet classique, tant sur les scènes locales, nationales, qu'internationales.

La compagnie offre à ses artistes un entraînement professionnel de haut niveau en ballet, permet aux chorégraphes de réputation internationale de développer leur propre recherche en accord avec l'identité de BJM, et génère enfin un répertoire exclusif et accessible à tout public. Grands ambassadeurs de la danse québécoise dans le monde, les BJM offrent aujourd'hui un produit artistique, explosif, original, accessible et remarqué par l'excellence de son exécution.

Dès sa nomination comme directeur artistique en 1998, Louis Robitaille réoriente la compagnie vers un public curieux de découvrir des formes chorégraphiques inédites. La compagnie collabore avec des chorégraphes de renommée internationale



tels que Mauro Bigonzetti, Andonis Foniadakis, Itzik Galili, Annabelle Lopez Ochoa, Barak Marshall, Benjamin Millepied, Rodrigo Pederneiras, Ihsan Rustem, Cayetano Soto, etc. Plus récemment, la direction artistique rentre dans une phase de création qui va privilégier les œuvres multidisciplinaires en associant le ballet à d'autres disciplines artistiques telles que le théâtre, la vidéo et la musique.

Toutes les créations réalisées pour les BJM ont pour fil conducteur une esthétique exerçant une influence positive. Avec l'accessibilité et la qualité comme valeurs-clés de sa démarche, la compagnie réussit à allier plaisir et créations fortes, expressives et exigeantes. La personnalité distincte et le haut calibre de ses artistes-interprètes en assurent son succès et son rayonnement. À travers leurs productions, leurs représentations et leurs activités éducatives, les BJM rejoignent les publics d'ici et de l'étranger pour encourager la découverte, stimuler l'imagination, démocratiser la danse et partager leur passion pour cette discipline. Avec plus de 2 000 spectacles donnés dans 67 pays et une audience de plus de deux millions d'amateurs, les BJM se considèrent comme de véritables ambassadeurs de la danse et de la vitalité artistique québécoise dans le monde.

En 2016, le prix Rideau Hommage est remis à la compagnie et à son directeur artistique, Louis Robitaille, pour souligner le rayonnement et la présence assidue des BJM sur les scènes du Québec.

En 2017, c'est donc 45 ans d'histoire, de ballets, de tournées, de rencontres avec le public, que célébraient les BJM.

LE DIRECTEUR ARTISTIQUE

Texte de Louis Robitaille

J'œuvre avec passion dans la danse depuis 45 ans, dont 20 comme directeur artistique des BJM. La transition entre ma vie de danseur et de directeur artistique s'est faite naturellement, à l'avant ou à l'arrière de la scène, je reste le même artiste, désireux d'embellir le quotidien et d'apporter du bonheur et de l'inspiration aux personnes que je côtoie. Je me considère chanceux d'avoir pu rencontrer l'univers de la danse. Cette discipline m'a aidé à grandir et m'a permis de faire des rencontres, dont une essentielle : le public. Je suis profondément reconnaissant et me sers de mon art pour donner à mon tour et transmettre ce que j'ai appris et reçu.

En tant que directeur artistique des BJM, je souhaite démocratiser et démystifier la danse et permettre au plus grand nombre d'y avoir accès. Je me pose constamment une question : « Pour qui et pourquoi fait-on cela ? ». Je pense au public notamment. Rencontrer le public, partager avec lui, voilà l'objectif que je vise grâce à mon travail.

Chaque théâtre est un temple, chaque spectacle ou rencontre est une célébration, chaque représentation est importante, peu importe l'endroit où nous sommes. Nous avons le privilège de pouvoir présenter notre art devant un public et avons ainsi une responsabilité envers lui. Nous sommes conscients que chaque spectateur a payé sa place et qu'il nous consacre du temps. Nous y accordons une grande importance et pensons qu'il a droit au meilleur.



À mon arrivée aux BJM, les termes et les activités de médiation culturelle étaient peu connus ou développés. Les activités de sensibilisation au milieu de la danse et au travail artistique que la compagnie mène auprès du public sont un symbole de notre appartenance à la communauté.

J'ai eu la chance d'être exposé jeune à la danse et d'être encouragé à fréquenter les arts, je souhaite que d'autres aient aujourd'hui cette opportunité et puissent vivre une expérience unique en côtoyant des artistes et une compagnie influente. La transmission du savoir m'importe grandement. Je désire avant tout responsabiliser les artistes et les encourage à partager leurs connaissances.

« De plus, nos nombreux voyages nous ont amenés à ressentir les tensions qui existent dans le monde. Pour nous, la danse est un moyen d'aider à évacuer ces émotions négatives, de combattre ce climat d'anxiété, de morosité et de frustration. »

La réputation des BJM repose principalement sur les artistes. Ce que je recherche pour la compagnie, ce sont des êtres habités, aux personnalités riches, ayant une solide formation, aux grandes qualités d'exécution, démontrant beaucoup d'habileté et de générosité. J'ai eu la chance – ou l'instinct – de pouvoir constituer ces équipes. Grâce à notre réputation, des chorégraphes prestigieux ont accepté de créer pour nous. Par leur caractère innovateur, les BJM sont à l'avant-garde du ballet contemporain et jouent un rôle unique dans le paysage artistique au Québec, au Canada et à l'international.

Nous sommes la compagnie québécoise qui tourne le plus au Québec et au Canada, nous nous considérons comme des ambassadeurs de la danse et de la vitalité artistique québécoises à l'international. De plus, nos nombreux voyages nous ont amenés à ressentir les tensions qui existent dans le monde. Pour nous, la danse est un moyen d'aider à évacuer ces émotions négatives, de combattre ce climat d'anxiété, de morosité et de frustration. La danse nous permet de nous évader collectivement de l'ordinaire.

L'avenir demeure toujours ma principale priorité. Dans le souci de toujours continuer à explorer, nous voulons travailler à des projets d'envergure qui proposeront une plus grande complexité, un concept d'intégralité, des thèmes, des histoires. En s'appuyant sur les acquis, nous désirons élargir nos horizons dans nos modèles de création et de diffusion. Nous devons être à l'affût des nouvelles tendances, voire les devancer. Nous croyons que l'avenir de notre art réside dans le mariage des diverses disciplines artistiques et de la danse avec les technologies numériques.

LE METTEUR EN SCÈNE

Eric Jean est sans l'ombre d'un doute l'un des metteurs en scène les plus estimés et les plus singuliers de sa génération. Sa nomination en 2004 au poste de directeur artistique et général du Théâtre de Quat'Sous, et le succès qui s'ensuit, sont d'ailleurs le reflet de la confiance que lui accorde un milieu qui le reconnaît rapidement comme un créateur audacieux et unique, dont l'apport artistique au théâtre québécois est considérable.

Metteur en scène prolifique et inventif, il est connu et apprécié pour sa grande implication auprès de la relève, tant dans l'enseignement qu'au niveau professionnel.

Mais c'est surtout avec sa méthode de création axée sur les improvisations dirigées, le travail en parallèle avec l'auteur et l'environnement scénique comme point de départ à la construction de ses spectacles, qu'Eric Jean a fait sa marque et sa réputation. Les exemples les plus probants de cette technique, que le metteur en scène nomme "écriture vivante", sont certainement le fameux « Hippocampe », écrit en collaboration avec Pascal Brullemans, et couronné du Prix de la critique en 2003 et « Chambre(s) » écrit cette fois-ci avec Pascal Chevarie en 2009. Suite au succès du premier, le metteur en scène est mis en nomination pour le prestigieux Prix Siminovitch 2004 en figurant au nombre des cinq finalistes.

Parmi les autres mises en scène les plus marquantes de sa carrière, nommons « Corps étrangers/Cuerpos extraños » (2005), spectacle d'abord créé au Mexique et ensuite présenté au Québec, écrit en collaboration avec Pascal Brullemans, « Opium_37 » (2009-2011), écrit en collaboration avec Catherine Léger, « S'embrasent » (2009-2017), pièce pour public adolescent de Luc Tartar, « Le ventriloque » (2012), de Larry Tremblay, « Survive » (2013) d'Olivier Kemeid, « Testament » de Vickie Gendreau (2014), « Variations sur un temps » de David Ives (2015) et « Le Joker » (2016) de Larry Tremblay.

L'automne 2016 a marqué le début d'une nouvelle aventure pour Eric Jean, puisqu'il a quitté la direction du Théâtre de Quat'Sous pour se consacrer d'avantage à la mise en scène, à l'écriture scénique et à la réalisation cinématographique.

LES CHORÉGRAPHERS

Andonis Foniadakis

Andonis Foniadakis a grandi à Lerepetra, dans le sud de l'île de Crète, en Grèce. Il commence sa formation avec Niki Papadaki dans l'école de danse de sa ville natale. De 1990 à 1992, il étudie à l'École de danse nationale d'Athènes. Avant l'obtention de son diplôme il reçoit la prestigieuse bourse Maria Callas pour poursuivre ses études à Rudea Bejart Lausanne, jusqu'en 1994.

En tant que danseur, il a collaboré avec le Béjart Ballet Lausanne (1994-1996) sous la direction de Maurice Béjart, le Ballet

de l'Opéra de Lyon (1996-2002) sous la direction de Yorgos Loukos, Saburo Teshigawara/Karas Co. (2004) sous la direction de Saburo Teshigawara, ainsi qu'avec sa propre compagnie "Apotosoma-Andonis Foniadakis". Durant ces années en tant que danseur professionnel, il a pu travailler avec de nombreux chorégraphes tels que : Maguy Marin, Jiri Kilian, William Forsythe, Dominique Boivin, Nacho Duato, Mats Ek, Maurice Béjart, Ohad Naharin, Frederic Flamand, Bill T Jones, Herve Robbe, Tero Saarinen, Lionel Hoche, Joachim Schlomer, John Jasperse, Saburo Teshigawara, etc.



En tant que chorégraphe, Andonis a collaboré avec le Ballet de Genève, le Royal Ballet de Nouvelle-Zélande, le Ballet de l'Opéra de Lyon, le Ballet de Berne, le Ballet de Lorraine, la Gauthier Dance Company, (Allemagne), Les Ballets Jazz de Montréal, la Compagnie de Danse Martha Graham (USA), Cedar Lake Contemporary Ballet (USA), Aterballetto (Italie), le Ballet du Rhin (France), la Sydney Dance Company, le Ballet de Florence, le National Dance Company of Wales, Dansgroep Amsterdam, Cia Sociedade Masculina (Brésil), Bale da Cidade of Sao Paulo, Helsinki Dance Company, le ballet National de Grèce, National Theater of Northern Greece, le Théâtre National de Grèce, Codarts (Pays-Bas), Benjamin Millepied Dance Company (USA), le Ballet de Washington, Béjart Ballet Lausanne, le Ballet Junior de Genève, Hellenic Dance Company (Grèce), Conservatoire National supérieur de Musique et de Danse de Lyon et le Festival international de danse de Copenhague.

Il a été le directeur du Ballet National de Grèce pour la saison 2016-2017 et a réalisé la programmation des saisons 2016-17 et 2017-18. Il est un chorégraphe résident du Ballet National de Grèce.

Foniadakis a été mandaté pour chorégrapier trois opéras : au théâtre des Champs Elysées « Castor et Pollux », à l'Opéra National du Rhin « Les Boréades » par Rameau GRAME à Lyon, « Il canto de la pelle » par Claudio Ambrosini.

Il a collaboré en tant que coordinateur pour le film NOAH par Darren Aronofsky. En 2012 il reçoit le Danza and Danza Award pour le « Meilleur chorégraphe de l'année 2012 » en Italie pour la création de « Les Noces in Maggio Danza » pour le Ballet de Florence.

Il a également travaillé avec le Palais de Tokyo en tant que chorégraphe principal pour l'exhibition Prec(ar)ious Collectives qui s'est déroulée à Athènes en Grèce en parallèle de l'événement the Documenta 14, en 2017.

En plus de créer et de performer, Andonis enseigne lors de différents séminaires basés sur son travail technique. Il a enseigné notamment à l'École Nationale de Danse de Grèce, au DAN.C.CE studios and Baile de Barrio à Athènes, au DOCK11 à Berlin, au Conservatoire National de Danse et Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Lyon en France, au Dansgroep à Amsterdam au Pays-Bas ainsi qu'au Henny Jurriens.

Annabelle Lopez Ochoa

La chorégraphe belgo-colombienne Annabelle Lopez Ochoa a reçu sa formation en danse à l'École du Ballet royal de Flandre, en Belgique. Après avoir dansé pendant douze ans, notamment comme soliste avec le Ballet Scapino, elle décide de se consacrer

entièrement à la chorégraphie en 2003. La même année, le quotidien NRC la considère comme « l'étoile montante de la scène néerlandaise de danse » et sept ans plus tard, le Temecula Performing Arts Examiner écrit : « Ochoa est vraiment une chorégraphe magistrale qui a compris ce que la danse peut et devrait être dans une industrie en constante évolution. »

Chorégraphe recherchée et primée, Annabelle Lopez Ochoa a créé des œuvres pour plus de 40 compagnies à travers le monde, parmi lesquelles le Scapino Ballet Rotterdam, le Ballet national de Hollande, Djazzex, le Ballet de Genève, le Ballet royal de Flandre, le Gothenburg Ballet, le Pennsylvania Ballet, BalletX, le Luna Negra Dance Theater, le Ballet national de Marseille, les Ballets de Saarbrücken et d'Augsburg, Jacoby & Pronk, le Chemnitzer Ballet, le Ballet Hispanico, Morphoses Wheeldon Company, Whim W'Him, IncoBallet de Colombia, le Ballet national de Finlande, la Compañía Nacional de Danza de Madrid, le Pacific Northwest Ballet, le Scottish Ballet, le Washington Ballet, Nacional Dominicano, les Ballets d'Austin, d'Atlanta, de Grand Rapids et de Moscou, le Ballet Nacional de Cuba, le West Australian Ballet, Danza Contemporanea de Cuba, le Ballet Nacional Chileno, le Ballet du Staatstheater am Gartnerplatztheater de Munich, le Ballet de Manille, le Daniil Simkin Intensio Project, le Cincinnati Ballet, le Silicon Valley Ballet, le Ballet Joffrey, l'English National Ballet, Ballet Black et le New York City Ballet.

Chorégraphe polyvalente, Annabelle Lopez Ochoa fraye autant avec la danse que le théâtre, l'opéra et la comédie musicale et collabore également à des événements dans le domaine de la mode. Elle fait partie du collectif de danse-théâtre Die Fantasten



pour lequel elle a codirigé avec succès cinq productions intégrales, présentées dans de nombreux théâtres et festivals à travers les Pays-Bas. En 2009, elle crée pour la compagnie, Zip Zap Zoom, qui sera nommée parmi les 10 meilleurs moments de danse de l'année par le Pittsburgh Gazette, le Boston Globe et le Montréal Gazette et reconnu parmi les 10 faits les plus marquants de la danse à San Diego et Chicago.

Son travail a été récompensé à plusieurs reprises. En 2016, « Broken Wings », créé pour le English National Ballet, a été nommé pour un prix du National UK Dance dans la catégorie meilleure œuvre classique. En 2015, « Sombrierisimo », créé pour le Ballet Hispanico, a reçu le Prix Villanueva à Cuba. En 2012, « A Streetcar named desire » a été nommé pour le prestigieux prix Olivier (Royaume-Uni), a reçu le prix de la meilleure chorégraphie classique par le National Dance Awards Circle Critics' Circle (Royaume-Uni) et a été récompensé pour la meilleure production de danse en 2012 par le South-Bank Sky Arts. En 2007, Annabelle a été choisie pour faire partie du prestigieux Institut de chorégraphie du New York City Ballet. En 2002, « Replay » a reçu le premier prix et le prix du public au Concours de chorégraphes de Bornem et en 2001, « Clair/Obscur » a eu le troisième prix à la compétition du chorégraphe de Hanovre.

Ihsan Rustem

Ihsan Rustem est né à Londres, où il a reçu sa formation à la Rambert School of Ballet and Contemporary Dance. Il amorce sa carrière professionnelle à l'âge de 17 ans en se joignant d'abord à la compagnie de Matthew Bourne, Adventures in Motion Pictures, suivi d'engagements avec le Ballett Theater de Munich (Staatstheater am Gärtnerplatz) et Introdans aux Pays-Bas.

En 2007, il s'établit en Suisse où il est membre fondateur du Ballet du Stadttheater de Berne et du Tanz Luzerner Theater. Pendant cette période, Rustem crée des rôles dans les créations des chorégraphes Wayne McGregor, Hofesh Shechter, Alexander Ekman, Matthew Bourne, Stijn Celis, Patrick Delcroix, Cayetano Soto, Felix Landerer et Guilherme Bothello, et travaille avec les chorégraphes Mats Ek, Jiri Kylián, Paul Lightfoot / Sol Leon, Hans van Manen et William Forsythe, entre autres.

En 2010, à l'invitation de Sarah Slipper, il crée « State of Matter » pour le Northwest Dance Project à Portland, en Oregon (États-Unis), une œuvre qui remporte à la fois le concours « Global Dance » de Sadler's Wells en 2010 et le Prix du public du 25^e Concours international pour chorégraphes de Hanovre. En 2015, Ihsan Rustem est nommé chorégraphe résident au Northwest Dance Project. Il est également directeur artistique du Dance Art Studio Balletschule Luzern, en Suisse.

Rustem est lauréat du programme de commande internationale de Hubbard Street Dance Chicago en 2014 et du premier « Shindig » chorégraphique de Whim W'him à Seattle, en 2015. Il s'est illustré comme chorégraphe dans l'émission de télévision russe The Bolshoi Ballet.

À ce jour, il a créé des œuvres pour les compagnies suivantes : Hubbard Street Dance Chicago 2 et le Northwest Dance Project (USA), l'Istanbul State Ballet MDT, le Tanz Luzerner Theater (Suisse), le Ballet de l'Opéra national de Kazan (Russie), Whim W'him (USA), le Ballet de Ratisbonne (Allemagne), le Ballett Koblenz (Allemagne), le Würzburg Ballett (Allemagne), la National Youth Dance Company (Royaume-Uni), Aksanat Istanbul, Cinevox, DSC Studio Company Faenza (Italie), BYU Theater Ballet (États-Unis), Interdans (Belgique), Palucca Schule Dresden (Allemagne), ArtEz Dansacademie Arnhem (Pays-Bas) et le Dance Art Studio de Luzerne (Suisse).



FICHE ARTISTIQUE

Idéation : Louis Robitaille

Dramaturgie et mise en scène : Eric Jean

Chorégraphie : Andonis Foniadakis, Annabelle Lopez Ochoa, Ihsan Rustem

Direction musicale : Martin Léon

Conception musicale : Alexis Dumais

Conception scénographie et accessoires : Pierre-Étienne Locas

Direction technique scénographie : Alexandre Brunet

Conception et réalisation lumières : Cédric Delorme-Bouchard

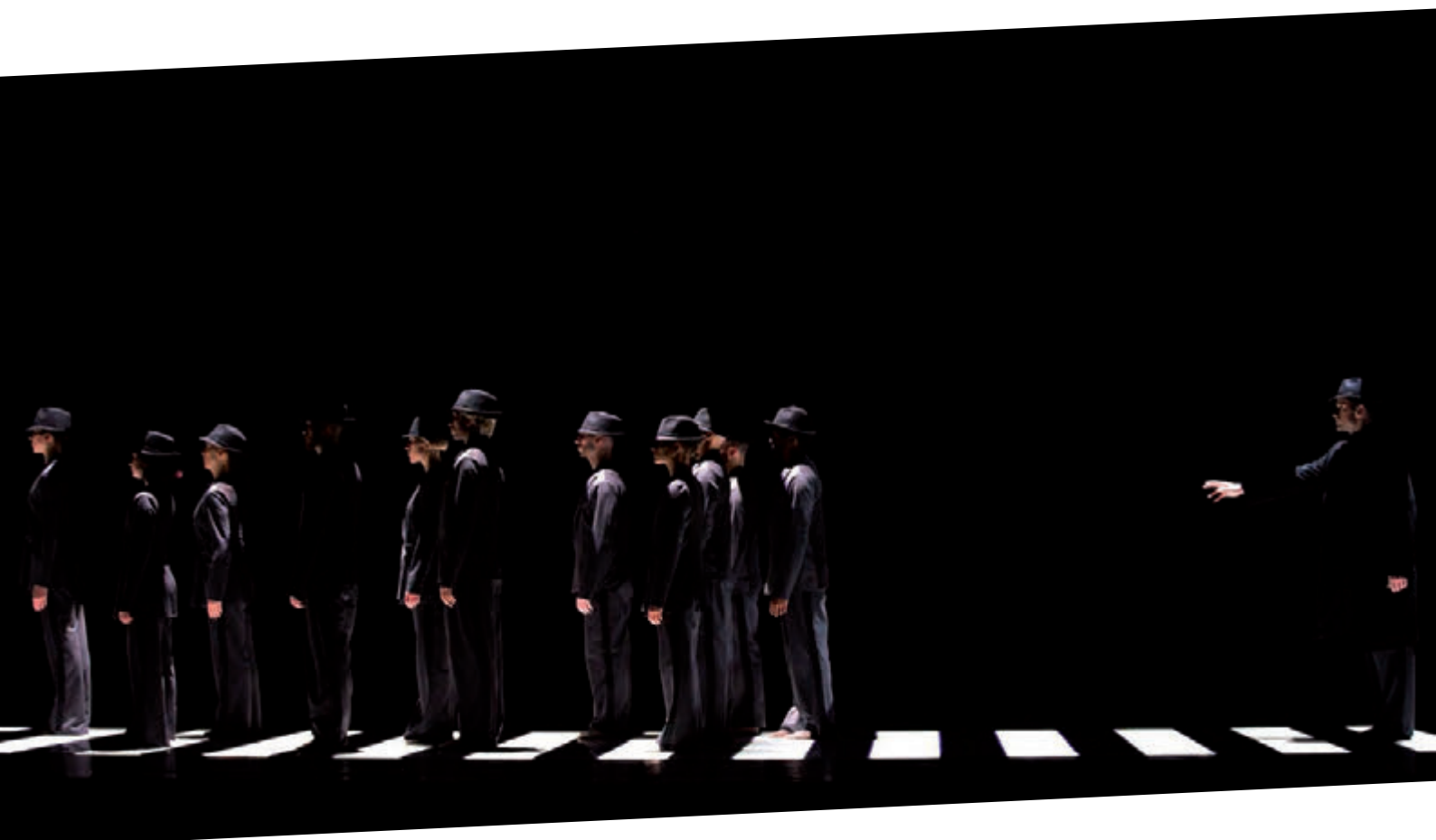
Conception vidéo : Hub Studio – Gonzalo Soldi, Thomas Payette et Jeremy Fassio

Conception des costumes : Philippe Dubuc

Réalisation des costumes : Anne-Marie Veevaete

Assistance mise en scène : Elsa Posnic

Régie sonore : Guy Fortin



DANS LA PRESSE

Huffington post

« Dance Me » : les Ballets Jazz de Montréal et Leonard Cohen dans le cadre des festivités du 375^e

Par Sophie Jama

« Dance Me »... Quel meilleur titre pour un ballet de danse contemporaine présenté par les Ballets Jazz de Montréal ! Trois chorégraphes internationaux (Andonis Foniadakis, Annabelle Lopez Ochoa et Ihsan Rustem), quatorze danseurs extraordinaires, une mise en scène superbe d'Éric Jean avec des éclairages magnifiques, des vidéos émouvantes et mille effets spectaculaires... Le tout sur la merveilleuse musique de Leonard Cohen, soit une vingtaine de chansons dont deux interprétées en live

par des artistes excellents, cela ne peut que produire un spectacle plein d'élan, de joie, de grandeur, de beauté et bien sûr de nostalgie en l'absence du grand poète.

Léonard Cohen : il semble bien là, et même hanter tout le spectacle. Sans jamais montrer son visage, sa silhouette reconnaissable à son élégance sobre, imperméable et chapeau sur la tête, traverse la scène comme pour rappeler sa présence éternelle, son génie dans l'écriture de ses textes autant que dans celle de ses mélodies et de ses arrangements musicaux. Son œuvre se prête parfaitement à la danse. Tous ses admirateurs le savent. Mais c'est encore plus vrai quand des artistes de la qualité de ceux des Ballets Jazz de Montréal font montre de leur talent pour danser en mêlant danse classique et danses de rue, coordinations parfaites et acrobaties.

Leurs costumes de scène s'harmonisent avec le choix des couleurs sobres qui se fait voir d'un bout à l'autre du spectacle. Pantalons noirs, vestes et chapeaux de Leonard. Parfois les danseuses sont en robes blanches. Au début, l'harmonie des couleurs se limite au noir et blanc avec une minuscule touche colorée par la robe d'une danseuse, identique à la couleur de ses cheveux. Les décors sont variés, les éclairages aussi et plongent la scène dans une obscurité d'où émergent seulement quelques détails très contrastés ou la submergent de lumière. Ainsi, les quatre saisons semblent être représentées avec lumière du soleil aveuglant, orages et pluies, lumière rasante par l'ouverture d'une fenêtre, et bien sûr neige qui tombe, peut-être sur Montréal, ville à laquelle Leonard Cohen est indissociablement rattaché.

Chacune des chansons est bien choisie, de « Suzanne » à « You Want It Darker » en passant par « Lover Lover Lover », « Everybody Knows » ou « A Thousand Kisses Deep » et bien sûr « Hallelujah ». Les chorégraphies s'accordent avec la musique et les textes. « First We Take Manhattan » se termine par une sorte de bataille dansée à coup de barres qui servent aux chorégraphies. « Dance Me » est un pur ravissement avec des vidéos splendides de corps immenses qui tombent du ciel au ralenti, peut-être dans un océan d'amour, et servent de décor aux danses gracieuses des artistes. Les chansons dansées s'enchaînent avec des intermèdes savamment aménagés et joliment chorégraphiés eux aussi. La poésie de Leonard Cohen n'est pas oubliée non plus. Un morceau s'accompagne d'une sorte de concert de machines à écrire et de ballet de jambes à la fois poétique et drôle. Des lettres de l'alphabet s'envolent dans le ciel pendant que le poète est assis à sa table de travail.

Toute une mise en scène inventive et très élaborée fait de cette œuvre complexe et variée un régal pour les yeux et un bonheur pour les oreilles. On sort de ce spectacle de danse extrêmement réussi avec à la fois le vague à l'âme qui découle de la perte du grand génie qu'est Leonard Cohen, mais plein de joie et de reconnaissance de l'avoir connu de son vivant et de pouvoir profiter de son art même après sa disparition.

Le ballet fut conçu alors que Leonard Cohen était encore en vie. Quand Louis Robitaille, directeur des BJM, réfléchit à un spectacle dans le cadre du 375^e anniversaire de Montréal, l'association d'un ballet avec la musique, Leonard Cohen lui vint immédiatement, et on le comprend. Le résultat est magnifique et aurait assurément satisfait Leonard Cohen. Le public à la fin du spectacle était enthousiaste et remerciait sans doute l'équipe de réalisation des BJM d'avoir si bien rendu hommage par la danse et les tableaux visuels à l'artiste poète et musicien auquel il est si attaché.

sortus.ca

Par Jeanne Hourez

Ballets Jazz de Montréal présente « Dance me », un hommage à Cohen... en danse

Mardi soir avait lieu la première mondiale du nouveau spectacle des Ballets Jazz de Montréal à la Place des Arts, deux ans après leur dernière venue sur cette même scène. « Dance me », inspiré par Leonard Cohen et sur sa musique, est une ode à l'Art et à l'Artiste et nous transporte pendant 80 minutes dans l'univers si original et authentique de Cohen.





C'est un public conquis que les quatorze artistes ont salué de longues minutes à la fin de leur performance, récompensée par une ovation bien méritée. « Dance Me » nous hypnotise dès les premières minutes et n'arrive pas à nous faire décrocher. Avec un spectacle de quatre-vingt minutes, il y avait de quoi être peut-être un peu anxieux mais la réalisation dépasse nos attentes.

Il faut d'abord souligner la qualité technique et artistique des danseurs avec notamment une Céline Cassone (la soliste) époustouflante de présence et captivante tant dans ses duos avec différents partenaires que lors des passages en groupe. Mais c'est tous les danseurs de la compagnie que l'on doit saluer pour leur remarquable précision dans les mouvements, toujours interprétés avec soin, jamais scolaires. Ils dansent ensemble, complices avec souplesse et fluidité. On se laisse surprendre par cette création en espérant que ça ne finisse pas. Certains passages nous émerveillent par leur originalité, d'autres nous font sourire par leur côté plus ludique, d'autres encore nous touchent par leur sensualité.

La danse en elle-même est aux frontières du jazz, du contemporain, du classique et du néo-classique, ce qui amène un mélange tout aussi riche que le sont les chansons de Cohen choisies pour illustrer le spectacle. Les mouvements de danse font parler la musique et donnent encore plus de sens aux magnifiques paroles de Cohen.

« Dance Me » traverse cinq saisons, qui s'apparentent aux cycles de l'existence. C'est à la fois un hommage à Cohen mais aussi un hommage à la danse et à la vie. L'ombre de Cohen, portée par des danseurs à tour de rôle, ponctue le spectacle qui mêle danse, théâtre, musique et animations visuelles. Pour ces dernières, les éclairages apportent une grande touche poétique à cette création. La scène est épurée afin que le public puisse se concentrer exclusivement sur la trame poétique. Aucun décor farfelu, seulement quelques éléments curieux auxquels on

n'aurait pas forcément pensé (le passage avec les machines à écrire est un pur délice). Le spectateur n'est jamais ennuyé mais jamais débordé non plus par un trop-plein d'actions scéniques. Il peut ainsi prendre le temps d'apprécier chaque petit détail du spectacle, d'écouter les paroles et d'en retenir ce qu'il souhaite.

On sent que rien n'est laissé au hasard dans la conception du spectacle qui est un sans-faute du début jusqu'à la fin. On ressort du spectacle avec une furieuse envie de danser et d'écouter du Cohen pour prolonger le voyage.

dfdance.com

Par Nathalie de Han

L'amour (de Montréal) en offrande

« Dance Me », un hommage dansé au grand Leonard Cohen ? Le défi était de taille mais Louis Robitaille et les BJM l'ont passé haut la main, devant une salle pleine à craquer et chargée d'émotions. Présenté par Danse Danse au Théâtre Maisonneuve, encore ce soir de même que les 8 et 9 décembre 2017.

Les étoiles étaient alignées pour que « Dance Me », l'hommage ambitieux des BJM au plus célèbre des poètes montréalais se réalise – avec l'approbation de Leonard Cohen lui-même, ce qui n'est pas négligeable de la part d'un personnage aussi exigeant sur le sens de la création. Une talentueuse équipe de concepteurs s'est mise avec un zèle joyeux au service de ce gigantesque projet et le public ressent d'emblée l'onde du respect et de l'affection profonde qui l'a guidée dans le processus. « Dance Me » est une réussite.

Le metteur en scène Éric Jean, qui a dirigé le théâtre de Quat'Sous pendant plusieurs années et qui est connu pour travailler à partir

d'improvisations, assure la dramaturgie et la mise en scène du spectacle, garantissant un effet d'ensemble au corpus de 16 chansons que chorégraphient les trois créateurs élus par Louis Robitaille, l'idéateur du projet. L'interprète chorégraphe belgo-colombienne Anabelle Lopez Ochoa, qui signait déjà pour les BJM le ludique et primé « Zip Zap Zoom » (2009), le directeur de ballet de l'Opéra national grec Andonis Foniadakis et Ihsan Rustem, directeur artistique du Dance Art Studio Ballettschule Luzern (Suisse) se sont donc partagé les « Famous Blue Raincoat » (1971), « Suzanne » (1967), « So long Marianne » (1967), « First we take Manhattan » (1988) et autres « Hallelujah » (1984). Leonard Cohen a d'ailleurs cédé les droits de ses chansons au spectacle pour une durée de cinq ans.

Et ça fonctionne. Dès le départ, la silhouette de Léonard Cohen s'impose et sa présence va planer au-dessus du spectacle pendant toute la soirée, comme si son fantôme bienveillant encourageait la production. Nous entendons sa voix – il récite, chante, parle, tape à la machine, sa silhouette apparaît ici, puis là. Le styliste Philippe Dubuc ne s'est évidemment pas gêné pour évoquer le célèbre Fedora et l'élégance retro-chic du poète : il a créé des costumes sombres qui se déclinent d'un tableau à l'autre, ponctués de tulle blanc pour les interprètes féminines. Mention spéciale à l'auteur compositeur interprète Martin Léon qui signe une brillante direction musicale, des orchestrations et des arrangements subtils mais efficaces. Les transitions sont particulièrement soignées et avec 24 morceaux, dont 17 chorégraphies coupées de moments plus théâtraux, il y en a beaucoup ! On entend la voix du poète encore jeune, puis la richesse et le grave du timbre de sa maturité. Plusieurs enregistrements publics font partie de la sélection – comme « Dance me to the End of Love » (2009) et là encore, ça fonctionne – le méticuleux travail de remastérisation de Martin Léon rend la chose très digeste.

Il faut enfin souligner le jeu des décors hyper minimalistes de Pierre-Étienne Locas et la qualité des éclairages du toujours inspiré Cédric Delorme-Bouchard, un autre transfuge du monde du théâtre dont vous devriez retenir le nom. L'inventivité des lumières frappe sans être étourdissante, mettant en valeur sans avoir l'air d'y toucher la gestuelle souvent acrobatique de quatorze merveilleux interprètes (Brandi Baker, Yosmell Calderon, Céline Cassone, Jeremy Coachman, Kennedy Henry, Alexander Hille, Kennedy Kraeling, Pier-Loup Lacour, Andrew Mikhaïel, Benjamin Mitchell, Saskya Pauzé-Bégin, Mark Sampson, Izabela Szylińska, Ashley Werhun). Les danseurs glissent et font une utilisation remarquable du sol ; certaines images sont frappantes de poésie – comme celle de cet interprète qui nous fixe, une danseuse accrochée au cou comme une étoile de cœur. L'ambiance de joyeuse testostérone et d'élégante sensualité qui se dégagent de certains passages est complètement assumée, conférant à la soirée une manière de délicate nostalgie.

Mais l'humour n'est pas en reste ; témoin le texte de la chanson « I'm your man » (1988) qui, après une mise en place théâtrale, n'est pas entendu mais projeté au mur et puis hop, on passe au tableau suivant. Certains effets visuels (Hub Studio – Gonzalo Soldi et Thomas Payette) qui paraissaient d'abord questionnables, apparaissent brillants lorsque les scènes se sont développées, leur conférant une qualité quasi-cinématographique – la rencontre de la vidéo et de la scène ne se déroule pas toujours bien mais ici c'est un sans-faute.

Alors, ne boudez pas votre plaisir, allez voir cette magnifique production.



Vendredi 27 juillet, à 22h, au théâtre antique

« **Non solo Medea** »

D'après Euripide et Sophocle et par le Ballet national de Marseille

Création juillet 2018 / Première française à Vaison-la-Romaine

Création en partenariat avec Vaison Danses



LE SPECTACLE

« Il est bien des choses étranges, mais il n'est rien de plus étrange que l'homme. »

In *Antigone* de Sophocle

Emio Greco et Pieter C. Scholten appréhendent le théâtre comme une micro-société qui surgit du moment, rassemble les gens dans l'ici et maintenant. Aussi ne pouvaient-ils pas omettre, pour cette nouvelle pièce du Ballet National de Marseille, créée à Pompéi, la tradition du théâtre antique.

C'est donc tant par le corps que par les mots et la musique qu'ils posent la question de la fatalité et de la liberté humaine face à la violence de nos sociétés. Parce que les combats d'hier ne sont pas sans rappeler ceux d'aujourd'hui, la tragédie de Pompéi faisant écho à la fragilité du continent européen, « Non solo Medea » revêt une dimension intemporelle et universelle. Un temps suspendu par la voix d'une comédienne pour mieux révéler la modernité des tragédies grecques.

La comédienne incarne tour à tour différents personnages du théâtre grec, des monologues extraits de pièces telles que « Antigone » (Sophocle), « Œdipe roi » (Sophocle), « Médée » (Euripide), « Iphigénie à Auris » (Euripide) ou « Antigone » (Jean Anouilh) qui résonnent par leur contemporanéité. Alors composée de sept parties – l'exposition, le déni, la prise de conscience, le regret, l'acceptation, la révolte et l'issue – « Non solo Medea » interroge avec force la notion de déterminisme dans une société en crise et porte dans un élan cathartique un désir de changement.

Véritable défi à la démesure d'un théâtre antique, le corps de dix-huit danseurs donne la réplique à ces mots, rythmés au son de percussions live. Le dialogue intense qui se crée sur scène entre les danseurs, la comédienne et le percussionniste décuple la tension dramatique avec laquelle amour et combat sont conjugués dans la pièce. Le passé et le présent se frottent et se heurtent au son d'un montage musical énergique et puissant, empruntant tant au répertoire de Pink Floyd qu'à des extraits de symphonies de Beethoven ou Mahler.

LA GENÈSE

Entretien avec les chorégraphes Emio Greco et Pieter C. Scholten

Comment est née cette pièce ?

La rencontre avec Luca de Fusco, directeur du Teatro Stabile Napoli, fut déterminante pour aborder notre prochaine création « Non Solo Medea ». Luca nous offre la possibilité de jouer dans l'amphithéâtre de Pompéi, l'un des plus anciens théâtres permanents de l'époque romaine et porteur d'une histoire considérable. C'est donc tout naturellement que nous avons décidé de nous inspirer de ces mythes du passé et de la tradition du théâtre antique. Nous avons alors choisi de mettre en scène

différents personnages, Médée, Antigone, Œdipe et Iphigénie, afin d'offrir plusieurs voix aux drames universels que tout être humain peut traverser.

Pourquoi la tragédie grecque particulièrement ?

« Non solo Medea » questionne l'idée de la fatalité aujourd'hui. Pour les grands auteurs tragiques grecs tels que Sophocle, Euripide et Eschyle, la fatalité, d'origine divine, était considérée comme un élément déterminant de notre vie. L'homme était en lutte, certes inégale, avec son destin. Dans nos sociétés contemporaines, nous pensons davantage maîtriser notre destin, et ce d'autant plus avec le développement de l'individualisme. Sur le plan collectif, notre rapport à la fatalité, qu'elle soit d'ordre social, culturel ou économique, peut dès lors prendre la forme de la révolte. Les danseurs incarnent ce changement, qu'ils accompagnent, comme le chœur dans la tragédie grecque, tout au long de la pièce. À travers l'exigence d'un corps de ballet uni, nous rappelons le rôle social de la danse : en tant qu'expression artistique, elle interroge non seulement le corps en révolte dans la société mais aussi la relation entre le collectif et l'individu.

Peut-on parler de « tragédie du XXI^e siècle » ?

La tragédie de Pompéi évoque d'une certaine manière la fragilité du continent européen. Cette idée qui a porté la seconde moitié du XX^e siècle d'une Europe unifiée et stable ne semble plus être qu'une illusion. Nous retournons dans une époque caractérisée par l'existence d'États divisés, où les crises sociales et migratoires ne font que croître. Puisque l'histoire contemporaine revient elle-même en arrière, il nous paraissait important que « Non solo Medea » convoque ces temps passés et présents, à travers notamment la dimension contemporaine des tragédies grecques.



Et scéniquement, comment l'appréhendez-vous ?

« Non Solo Medea » est une création pluridisciplinaire. Les échanges entre musique, danse et théâtre ont toujours accompagné notre recherche artistique. Sur scène, un corps, celui de dix-huit danseurs du Ballet National de Marseille, conduit la pièce tel le chœur antique. Parce que nous souhaitons également faire raisonner la voix des tragédies grecques, nous avons fait appel à une comédienne qui interprétera sept monologues extraits de pièces phares de ce répertoire. Le lien entre les mots et les mouvements sera effectué par un percussionniste, une façon de rappeler, au-delà du rythme incendiaire provoqué, le temps qui passe face une fatalité inéluctable.



LES CHORÉGRAPHERS

Emio Greco & Pieter C. Scholten

Lorsque le premier – danseur – né dans le sud de l'Italie – et le second – à l'époque metteur en scène du théâtre alternatif néerlandais – ont réuni leur talent dans le courant des années 90, ils ont fait de leur double signature une aventure chorégraphique.

Partant, en 1995, de la curiosité du corps et de ses motifs intérieurs, ils créent leur première œuvre : le solo « Bianco », qui constitue la première partie de la trilogie « Fra Cervello e

Movimento » (Entre cerveau et mouvement). Cette dernière sera accompagnée d'un manifeste artistique qui se décline à partir du corps et de sa logique en sept nécessités. Ce manifeste est la base du nouveau langage qu'ils ont créé.

Pour qualifier leur travail, son originalité – où se mêlent rigueur de la recherche et puissance de l'imaginaire –, un nouveau terme a été inventé : « extrématisme ». Dès les débuts de leur compagnie, Emio Greco et Pieter C. Scholten développent un univers et une écriture, forgés de tension et la « synchronicité », qui empruntent tant au vocabulaire classique qu'à la danse postmoderne.

L'étrange théâtralité dont les pièces sont imprégnées, la haute qualité de la danse d'Emio Greco et de ses danseurs, répétitive ou débordante, sont strictement cadrées par la partition chorégraphique pour construire dans chaque pièce d'énigmatiques fictions de chair. Le corps, cet inconnu, avec ses réservoirs de mondes sensibles, semble alors s'y réfléchir, comme s'il était l'auteur même de ces récits, absorbé, immergé dans des espaces inattendus, mystérieux, que la scénographie lumineuse, avec ses jeux de couleurs ou ses monochromies, contribue à dévoiler, en dialogue avec les musiques choisies.

Parmi leurs créations les plus récentes : « HELL » (2008), « La Commedia » (2011), Rocco (2011), « Double Points : Extremalism » (2012), « Addio alla fine » (2012), « Double Points : VERDI » (2013), « A Man without a cause » (2013), « De Soprano's » (2014), « Le Corps du Ballet National de Marseille », « Boléro », « Extremalism et Passione » (2015), « Momentum » (2016), « Corpi Ingrati », « Apparition » (2017) et « Rocca » (2018).

En 2009, ils créent ICK à Amsterdam, une plateforme interdisciplinaire et internationale pour des talents émergents ainsi que confirmés.

Nommés en 2014 à la direction du Ballet National de Marseille, leur projet s'inscrit autour de la thématique du corps, sous deux angles : « le corps en révolte » ou la place de l'artiste dans la société, et « le corps du ballet » ou la recherche d'une nouvelle forme de ballet contemporain.

Décloisonnant la danse classique et la danse contemporaine, ils visent également à faire se rencontrer les publics, créer des passerelles entre les arts, les disciplines et les artistes.

LA COMPAGNIE

Fondé en 1972 par le chorégraphe Roland Petit, le Ballet National de Marseille (BNM) fait partie des premières compagnies à obtenir le label de Centre Chorégraphique National (CCN) dès 1984 et dispose de son lieu de production et d'accueil depuis 1992. Le BNM a été dirigé successivement par Marie-Claude Pietragalla (1998-2004) et Frédéric Flamand (2004-2013), chacun ouvrant le Ballet vers de nouvelles expériences artistiques.

À la tête du BNM depuis septembre 2014, Emio Greco et Pieter C. Scholten articulent leurs actions autour de trois piliers : créer et diffuser des spectacles chorégraphiques, accueillir et coproduire des compagnies françaises et étrangères, établir des connexions avec les forces vives du territoire : sensibiliser et former les publics, coopérer étroitement avec les acteurs économiques.

Assurant leur direction simultanée, Emio Greco et Pieter C. Scholten créent de nombreux échanges entre le BNM et ICK afin de créer des coproductions, d'offrir aux publics, notamment lors des festivals annuels BNM FEST et ICK FEST, des propositions innovantes issues de la scène émergente internationale, de soutenir durablement des artistes contemporains tel que l'artiste

associé Eric Minh Cuong Castaing (2016-2018), leur faisant bénéficier d'un réseau élargi et d'une visibilité accrue.

Le BNM conduit enfin des ateliers, des actions de recherche, et d'éducation à l'échelle européenne. « Map to the stars », le nouveau projet collaboratif du BNM soutenu par Creative Europe réunissant les structures culturelles ICK (Amsterdam), Mercat de les Flors (Barcelone) et Museo dei Bambini (Rome), permettra de développer la créativité chez l'enfant à travers la danse et les nouvelles technologies. Une nouvelle coopération s'est également instaurée avec le Ballet de Rome, à travers laquelle Emio Greco et Pieter C. Scholten assurent le rôle de conseillers artistiques pour la compagnie, notamment auprès des jeunes danseurs professionnels.



FICHE ARTISTIQUE

Concept & chorégraphie : Emio Greco et Pieter C. Scholten

Pièce pour 18 danseurs

1 percussionniste

1 comédienne

Création le 12 juillet 2018, au Teatro grande, dans le cadre de Pompeii Theatrum Mundi

Production : Ballet National de Marseille, Teatro Stabile di Napoli – Teatro Nazionale, en partenariat avec le festival Vaison Danses.

DANS LA PRESSE

Cette sélection d'articles concerne d'autres spectacles récents du BNM. « Non solo Medea » sera interprétée pour la toute première fois le 12 juillet 2018, à Pompéi.

La Provence

Étonnant duo à la tête du Ballet National de Marseille

Par Gwenola Gabellec

Ils ont pris possession des lieux depuis le mois de septembre, mais Emilio Greco et Pieter C. Scholten se perdent encore dans les couloirs du Ballet National de Marseille. Bien sûr, le bâtiment conçu par Roland Simounet pour les danseurs de Roland Petit est aujourd'hui en travaux.

Un chantier à l'image de la période que traverse l'institution marseillaise. Ses nouveaux directeurs, nommés en février 2014, s'étant faits pour l'instant très discrets. Mais Emilio Greco et Pieter C. Scholten vont se présenter et dévoiler leur projet le 13 décembre. Le premier est un danseur italien, le second un metteur en scène venu de la scène alternative néerlandaise. Ils forment ensemble un tandem créatif couronné de succès. Fondateurs du Centre international d'arts chorégraphiques (ICK), en 2009 à Amsterdam, ils veulent maintenant ouvrir cette « casbah » qu'est le BNM à la ville. Ils en parlent pour la première fois.

Quelles ont été vos premières pensées quand vous avez été nommés ?

Emilio Greco : On était dans l'avion pour Naples, on a d'abord été surpris, joyeux. C'est excitant et bien plus que cela. Ça a vraiment un sens dans notre vie, dans notre parcours artistique, c'est un défi.

Qu'est-ce qui selon vous, a séduit dans votre projet ?

E.G. : Notre signature chorégraphique. Puis, nous avons une histoire française très forte.

Pieter C. Scholten : Le contenu et l'aventure que nous proposons avec une entreprise culturelle (ICK) à un niveau européen, international. Cette collaboration est unique, innovante. Nous avons l'expérience d'une compagnie mais aussi d'un centre chorégraphique, c'est assez rare.

Comment fonctionne votre duo ?

E.G. : Notre centre, ICK à Amsterdam, est une formule nouvelle aux Pays-Bas, nous y travaillons avec des artistes associés. Des maîtres ou des jeunes talents que nous accompagnons de façon constructive et dynamique. L'académie, elle, s'occupe de la recherche et de la transmission. Nous en sommes les directeurs artistiques mais chaque pôle a ses référents et influence les autres. Cette formule, nous voulons l'amener ici.



Allez-vous travailler avec des artistes associés comme vous l'avez fait avec Jan Fabre ou Robyn Orlin ?

E.G. : Oui. Il faut mettre en place un répertoire et nous voudrions appeler des artistes associés pour qu'ils le créent avec nous afin de construire une oeuvre à travers le ballet.

Comment organisez-vous votre planning, êtes-vous à Marseille à plein-temps ?

E.G. : Pour l'instant, c'est irrégulier. Car quand nous avons été nommés, nous avons de nombreux projets en cours.

P.C.S. : C'est clair que la base c'est Marseille. Nous avons nommé à Amsterdam une direction déléguée.

Comment définiriez-vous votre façon de travailler ?

E.M. : Il faut beaucoup d'attention et de présence. Notre état d'esprit relève d'une position d'écoute, de sensibilité, d'ouverture et d'envie d'apprendre.

Pour la première fois, le passage de relais à la tête du ballet se fait sans heurts, vous héritez même du répertoire constitué par Frédéric Flamand votre prédécesseur...

P.C.S. : C'est en quelque sorte à lui que nous devons d'être ici, il nous a invités à créer une pièce pour le ballet. Cependant, il est impossible de comparer notre travail au sien. C'est sain pour la vie culturelle d'avoir ce « twist », cette impulsion nouvelle. Nous avons du respect pour son travail, à nous maintenant de créer notre identité.

Quelle marge de manoeuvre avez-vous ?

P.C.S. : Nous héritons d'un déficit assez important. Nous travaillons très dur et avec beaucoup de passion avec ça, nous avons une mission et nous sommes très soutenus par nos tutelles.

E.G. : Il y a beaucoup à faire pour que le ballet soit reconnu comme une part fondamentale de la ville, notre projet artistique est ambitieux et populaire.

Quel est votre regard sur les danseurs, dans quel objectif passez-vous des auditions ?

E.G. : C'est un ballet impressionnant, par son histoire également. Il y a encore ici des gens qui ont la mémoire de toutes les phases mais la plupart du groupe de 28 danseurs a été ressourcé avec Frédéric Flamand.

Il y a un potentiel énorme. Mais, il y a eu un vide assez long entre le départ de Frédéric Flamand et notre arrivée, certains danseurs partent. Cela nous donne la possibilité de donner notre visage au ballet et de choisir des danseurs à qui l'on peut s'identifier. Nous cherchons des personnes qui peuvent défendre le langage classique et qui sont ouvertes à la recherche. Pour cela, il faut beaucoup d'intelligence et de connaissance de soi.

L'une des thématiques de votre projet « le corps du ballet » prend donc tout son sens...

E.G. : Cette dynamique a surgi bien avant l'appel à candidature. Nous avons déjà défini un cadre qui a trouvé une maison ici. Notre première création sera présentée en mars à la Criée.

Quelle vision avez-vous aujourd'hui de Marseille ?

P.C.S. : C'est une ville très attractive qui ne semble pas appartenir à la France. J'aime beaucoup le fait que les gens y soient très ouverts. Nous voudrions établir avec chaque partenaire (Opéra, théâtre de la Criée ou du Merlan, Mucem, etc.) un programme particulier, à long terme. C'est une grande aventure.

E.G. : Les gens qui nous connaissent disent : « Vous et Marseille, c'est fantastique ! », car ils apprécient notre désir de bataille. Marseille, ce n'est jamais une histoire terminée, il y a ce côté en train de se faire. C'est une ville qui se donne petit à petit, par flashes inattendus. Pour notre projet, il faut être amoureux de Marseille et nous avons la chance d'être galvanisés.

dansercanalhistorique.fr

« Le corps du Ballet national de Marseille » d'Emio Greco et Pieter C Scholten

Par Gérard Mayen

À leur arrivée, les nouveaux directeurs du Ballet national de Marseille offrent à celui-ci une grande pièce aux résonances de manifeste.

La première pièce d'un chorégraphe nommé à la tête d'une institution a valeur d'un examen de passage, à réussir aux yeux des membres de cette institution, mais aussi du public qui la fréquentent. Emio Greco et Pieter C Scholten auront parfaitement réussi cela, dans une pièce très exactement située, déjà par son titre aux accents aussi affirmatifs que programmatiques : soit

« Le corps du Ballet national de Marseille ». Mieux : ils auront réussi à toucher aussi l'époque, et agiter quelques questions de fond dans l'art chorégraphique, avec une résonance très au-delà des quais du Vieux-Port.

Toute cette pièce est une ode à la formation dont la paire d'artistes vient de prendre la direction. Elle est aussi une main tendue à une population, son histoire, sa sensibilité. Tout cela sous-tendu par le projet artistique qu'ils entendent défendre : soit la compréhension d'un ballet comme un corps, mais à de multiples sens de ce terme. De quelle formation sociale, politique, idéologique, rend compte un ballet, quel(s) corps produit-il à travers les considérations techniques, stylistiques, esthétiques, qui l'animent ?

Corrélativement, Emio Greco et Pieter C Scholten cherchent la voie étroite d'une possible approche contemporaine d'une formation de ballet. Différemment de ce que font déjà presque tous les ballets de répertoire dans l'Hexagone, il ne s'agit pas



d'instaurer un turn-over de chorégraphes, fussent-ils d'obédience toute contemporaine, invités les uns derrière les autres à consacrer quelques semaines pour transmettre ou créer une pièce. L'idée à Marseille est d'engager dans toutes ses fibres de tous les instants, un corps de ballet dans une pensée et une pratique contemporaines.

Cette visée consiste à questionner le corps du ballet en tant que tel. Elle suppose également d'assumer complètement les assises et l'héritage d'un cadre de ballet.

C'est cela qui se joue dans la première grande séquence de la première pièce des deux artistes à ce poste. Vingt-deux danseurs y sont investis dans une défense et illustration des potentiels de leur formation. Cela s'expose, en long, en large et en travers, sans compter ni barguigner, avec une abondance toute gourmande de lignes, de figures, de motifs, de tableaux, jusqu'à l'étourdissement. Demi-pointes et offrandes de bras. Unissons et morceaux de bravoure. C'est construit, décidé, techniquement exigeant. Tout l'effectif est quasiment présent en permanence sur le plateau.

Il y a là une telle accumulation démonstrative d'essais, de combinaisons, de réalisations, que cela peut finir par friser l'absurde. Fort heureusement. Cet excès de ballet dans le ballet, de défis, d'exercices d'excellence, finissent par répandre un doute salutaire et re-fondateur sur le sens de tout cela. Sous le feu d'artifice, rien ne serait en fait évident, et tout ferait question, pour un grand aggiornamento. C'est très excitant.

Or certains éléments mettent vite la puce à l'oreille, qui préparent la seconde grande séquence de la pièce. Citons le décor, constitué d'un immense rideau perlé bordant les trois bords fermés du plateau. Quand les danseurs se retrouvent derrière, ils ne sont pas vraiment cachés, mais tels des ombres sur la ligne de partage de leur entrée en représentation. Et c'est fort troublant. Il y aurait là comme un grand voile. On peut y lire une métaphore de tous les jeux de l'équivoque qui sont le propre éternel des arts de la scène. Cela d'autant qu'un flux tendu de métamorphoses, dans les allures, dans les postures, crée un bain général vaguement fantastique.

Mais dans la France de 2015, on ne songe à aucun « voile » sans éveiller le contexte politique et idéologique. Dès le début de la pièce, on avait déjà remarqué la mise en exergue du seul danseur noir de peau, comme un signe possiblement politique. Cette hypothèse va triompher quand s'ouvre une seconde grande séquence, qui relance le travail de l'art : celui de répandre le trouble et le questionnement. S'engage alors une série de solos, de duos, dansés sur un grand montage et collage d'extraits de dizaines d'interprétations différentes de l'hymne national français – on est ballet national, ou on ne l'est pas.

Dans cette réalisation de Pieter C Scholten, on entend donc des Marseillaise façon chœur de l'armée viril à souhait, ou chaloupées par Gainsbourg, époumonées dans une bande son de film d'épopée historique ou brandies par Mireille Mathieu ; émaillées aussi de rap bien marseillais. Tout le possible. Tout l'imaginable. À nouveau, il y a là tant de variations, de richesses, de bifurcations, que c'est l'idée même d'identité nationale qui est éjectée hors de toute évidence, et renvoyée à la multiplicité diversifiée d'une construction complexe.

Tout s'ouvre, quand tant de forces tendent à tout fermer. On admire – et on déplore vaguement quand même – que ce soit deux artistes étrangers arrivant dans ce pays, qui assument la confrontation avec les enjeux brûlants du moment, quand tant d'autres sommeillent dans l'entre-soi. Voir et entendre ces Marseillaise à Marseille, portant une danse devenue éruptive,

parfois presque hystérisée, à l'extrême, constitue un moment esthétique, donc politique, majeur.

La troisième grande séquence suit, un peu à la façon d'un pot-pourri de citations chorégraphiques de moments de l'histoire du Ballet national de Marseille, dont les hits mémorables de Roland Petit. C'en est assez décousu, par nature, et à n'être pas dans ces petits papiers, on a pu ressentir alors quelques instants de lassitude, à la longue. Survient un tableau, d'une stupéfiante simplicité, d'une percutante signification, qui voit tous ces danseurs – formidablement impliqués – descendre vers le sol, se retrouver assis en appui de côté sur le plateau, comme si pour conclure, avant d'écrire de nouvelles pages de cette histoire, il fallait aussi savoir renoncer, et observer, un peu défaits, le temps de l'attente et des incertitudes.

On aurait bien imaginé de couper là. Mais tous se relèvent, et se posent, très frontaux, en bord de scène, face au public. C'est un peu convenu. Mais c'est l'heure de nouer la rencontre nouvelle. Et cela se fait d'abord sous de très chaleureuses acclamations. Des plus méritées.

La Provence

Le Ballet de Marseille monte sur le ring

Par Marie-Eve Barbier

« Je danse comme un papillon, je pique comme une abeille », disait Mohamed Ali, mettant en parallèle la boxe et la danse. Ce sont ces liens qu'explorent également les codirecteurs du Ballet national de Marseille, Emio Greco et Pieter C. Scholten dans Rocco. « Sur scène ou sur un ring, les adversaires sont différents, estime Emio Greco, mais le danseur et le boxeur mènent tous deux un combat. Quand je suis sur scène je mène un combat avec moi-même pour me dépasser et faire passer quelque chose au public ». Le chorégraphe fait aussi un parallèle sur la technique : « Le boxeur est un être dansant, qui change en permanence ses appuis, bouge ses pieds en rythme. »

Créée en 2011 au festival ImPulsTanz à Vienne, cette pièce pour quatre danseurs avait remporté un vif succès. Emio Greco et Pieter C. Scholten la font aujourd'hui entrer au répertoire du Ballet national de Marseille. Originaire des Pouilles (Italie), Emio Greco a baptisé son quatuor « Rocco » en hommage au film de Luchino Visconti. Rocco, qui raconte la rivalité entre deux frères, incarnés par Alain Delon et Renato Salvatori, pour une femme (Annie Girardot. « On a utilisé des lumières en noir et blanc très photographiques qui évoquent le cinéma réaliste italien », poursuit Emio Greco. L'artiste se sent d'autant plus proche du film et de la danse que son père, un paysan des Pouilles, était boxeur dans sa jeunesse. « Dans les classes populaires, la boxe apparaît souvent comme une seconde chance dans la vie. Mon père a arrêté sa carrière. Mais j'ai toujours été attiré par ce milieu. Je suis frappé par la gentillesse des boxeurs qui contraste avec la dureté de leur métier. »

Rocco ne parle pas seulement de boxe, mais aussi de fraternité. « La pièce est beaucoup plus abstraite que le film. Il n'y a pas d'histoire. On suit un couple parfois antagoniste, parfois amant, parfois sportif. » Avec Emio Greco et Pieter C Scholten, on navigue entre réalisme et onirisme.

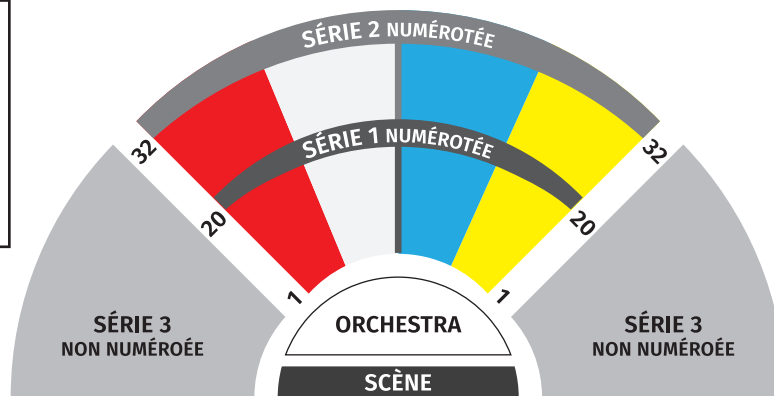


Informations pratiques

Billetterie - tarifs

Ouverture billetterie

En ligne : réseaux Fnac, ticknet, etc. : ouverture le 1^{er} mars
 Billetterie sur place office de tourisme de Vaison-la-Romaine : ouverture le 9 avril



*Les séries 1 et 2, faces à la scène, sont numérotées. La série 3, sur les côtés, n'est pas numérotée.

	Série*	Tarif normal	Tarif réduit	Tarif Jeunes	Tarif Vaisonnais	Tarif Abonné
Jeudi 12 juillet Les Nuits barbares ou les premiers matins du monde Compagnie Hervé Koubi	1	38€	35€	15€	33€	28,50€
	2	28€	25€	15€	21€	21€
	3	19€	16€	10€	10€	\
Mercredi 18 juillet Speakeasy The Rat Pack	1	32€	29€	15€	27€	24€
	2	24€	21€	15€	17€	18€
	3	16€	13€	7€	7€	\
Samedi 21 juillet Love heals all wounds Lil Buck & Jon Boogz	1	46€	43€	15€	41€	34,50€
	2	36€	33€	15€	29€	27€
	3	23€	20€	12€	14€	\
Mardi 24 juillet Dance Me Ballets Jazz Montréal	1	46€	43€	15€	41€	34,50€
	2	36€	33€	15€	29€	27€
	3	23€	20€	12€	14€	\
Vendredi 27 juillet Non solo Medea Ballet national de Marseille	1	38€	35€	15€	33€	28,50€
	2	28€	25€	15€	21€	21€
	3	19€	16€	10€	10€	\

Tarif réduit : sur présentation d'un justificatif pour les- 18 ans / Étudiants / Demandeurs d'emploi / Personnes handicapés /etc.

Tarif Jeunes : appliqué jusqu'à 16 ans. Des contrôles de l'âge des enfants pourront être effectués à la remise des billets et à l'entrée du spectacle.

Tarif Vaisonnais : en vente uniquement à l'Office de Tourisme de Vaison-la-Romaine et sur présentation d'un justificatif de domicile à l'achat du billet.

Tarif Abonné : à partir de 3 spectacles achetés.

Partenaires

Le Festival Vaison Danses remercie ses partenaires pour leur soutien



CONTACT PRESSE

Festival Vaison Danses
Service communication Ville de Vaison-la-Romaine
communication@vaison-la-romaine.com
T. 04 90 36 50 31 - 04 90 36 50 46

